

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN

123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an 60 fr.	Un an 112 fr.
Six mois 40 fr.	Six mois 56 fr.
Trois mois 20 fr.	Trois mois 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

L'esprit libertaire

Deux esprits sont face à face, à l'heure présente, qui s'opposent et se combattent. Je les appellerai l'un l'Esprit libertaire, l'autre l'Esprit canaque.

L'esprit libertaire est jadis ses représentants illustres et ses héros obscurs.

Vallées les a chantés dans ses livres cruels, où passent les ombres amaigrées aux gestes de juste haine de ceux à qui la société refusa le loisir, le pain, le secours nécessaire pour vivre et penser librement !

Ceux-là, par leur vie même et par leurs gestes, donnèrent la définition de cet esprit : se cabrer devant toute injustice, si minime soit-elle, se dresser devant la femme pauvre et le petit enfant pour être son bouclier, cracher à la gueule des puissants, être, en toute sincérité, hors de la gangue des préjugés et des habitudes, voir en dessous de la défroque élégante du civilisé si son cœur bat et s'il n'est pas une brute, se moquer des « on dit » et se rire des pitiés insultantes !

L'esprit libertaire, de nos jours, a mille occasions de se révéler et de faire rentrer dans l'ombre l'esprit canaque.

La machine à broyer les hommes s'a rendu faibles et débiles des milliers d'êtres, qui ont besoin de défenseurs.

La machine à asservir les cerveaux a répandu l'imbécillité par le truchement de la presse. Il faut qu'il se trouve maintenant des redresseurs de pensées et de sentiments !

Il faut dire son fait à la buse pacifique, ouvrière ou bourgeoise, qui s'empiffre, chaque matin, de la charogne des faits divers et de la carne des scandales !

Il faut river son clou à cet être nativement tyrannique et autoritaire qui, directeur de quelque chose, chef de quelque chose, employé à galons ou contremaître à jurons, prime les faibles et lèche le cul des forts !

Il faut faire une guerre sans merci aux canaques bousculeurs de femmes, des mètres, des tramways, de la rue, qui sont en général des brutes insensibles à la raison, dont la face simiesque ne reconnaît que celle du coup de poing !

Il faut mettre au pilori les contempteurs de l'idée, régénératrice des hommes, dont le dessein est de tout rapetisser à leur taille, et de faire de l'humanité une race de nains intellectuels, à qui l'on donnerait la tête du molosse et le fouet du garde-chiourme...

L'esprit canaque a malheureusement envahi les couches profondes du monde social. Ce ne sont partout que lourds communistes verbeux et vides, que royalistes mal embouchés et dogmatiques, que rats de la démocratie dans leurs fromages politiques et syndicalistes.

Il faut les déboucher, les chasser, les empoisonner, et un jour dresser contre eux le rugissant lion du peuple qui les prendra dans sa gueule, et les suspendra aux crocs des boucheries !

L'esprit libertaire est capable de soulever des montagnes, et lorsqu'il soufflera puissamment, il fera trembler le banquier dans sa banque, le juge sur son fauteuil, le mitré dans son temple !

Mais, s'il est un esprit de révolte, il est aussi un esprit de justice et de douceur humaine !

Il n'y a que nous, vraiment, qui sentons passer près de nous, avec une douleur vraie, ce vent de la haine d'homme à homme que notre clarté doit apaiser, et qui souffle de la caverne des canaques.

Nous devons aimer, avant toute chose, et notre amour ne doit prendre les armes que si Cain tue Abel ou que si l'injustice met les menottes à la pauvreté !

Nous devons aimer dans le véritable esprit libertaire, car l'amour est la poésie suprême de la vie, et non pas seulement celui qui la transmet et la perpétue, mais celui qui se résoud en pitié féconde, devant les hontes et les misères, devant les faiblesses et les douleurs !...

Quand souffleront les quatre vents de cet esprit, tout l'édifice social sera emporté comme un fétu !

Mais il faut l'allumer et le garder en nous, comme une flamme sacrée, comme une sorte de rayon qui pénètre jusqu'à l'essence des êtres et des choses, et qui parvient jusqu'à ce repli secret où se dissimule la vérité profonde.

Désir de justice, soit de vérité, amour des hommes et de la science régénératrice : autant de flèches d'or partant du même soleil !

Espérons qu'il fera fondre un jour les

glaces et les graisses de tous les canaques oppresseurs !

Nous étouffons dans le maquis d'une société dont tous les éléments se dissolvent.

Nous devrions être les assembleurs nouveaux de tous les hommes en détresse, les fédérateurs nés de tous ceux qui souffrent et de tous ceux qui peinent.

Nous devrions être surtout la voix vengeresse des opprimés d'en bas, de ceux qui sont aux derniers échelons, et qui font partie de ce peuple de travailleurs dont l'émancipation ne sera intégrale que s'il forme un bloc homogène et solidaire.

Guy SAINT-PAL.

Qui dit vrai ?

Le Quotidien, en publiant la circulaire 128 du P. C., donne ce passage relatif aux cellules d'instituteurs : « Les cellules de police, d'octroi et d'instituteurs renferment le rayon sur toutes matières : rapports, saisie, renseignements sur la vie privée d'hommes connus... leurs petits côtés... les campagnes avouées ou non, etc... »

L'Humanité répond à ce sujet : « Plus loin, le document du Quotidien parle de « cellules d'instituteurs ».

« Une cellule d'instituteurs, tendant à remplacer le syndicat, serait une cellule corporative ».

« Le faussaire, qui n'en est pas à une contradiction près, oublie qu'il a écrit auparavant que c'est une erreur de faire de la cellule un organisme corporatif. »

Donc, il n'existerait pas, d'après l'Humanité, de cellules d'instituteurs.

Ce n'est pas ce que dit sa filiale bretonne. La Bretagne Communiste du 13 décembre dernier publie, en effet, sous la rubrique Côtes-du-Nord, les lignes suivantes : « Un groupe d'instituteurs communistes s'est formé dans la section syndicale de l'enseignement... Il doit aussi se présenter devant la section du syndicat national (C. G. T. La Fayette) à la suite des instructions reçues... Il en est des instituteurs comme des ouvriers, ils ont droit à leur cellule d'usine... dont l'action sera purement syndicale, faite dans l'intérêt de l'importation quel collègue et sans distinction de nuance. »

Donc, les cellules d'instituteurs existaient et seraient constituées à la suite d'instructions reçues (lesquelles ? la circulaire 128 ?).

De plus, elles constitueraient un organisme corporatif tendant à remplacer le syndicat.

Qui dit la vérité ?

Un curieux.

LE FAIT DU JOUR

La Bête n'est pas morte

Mussolini sent le terrain trembler sous ses bottes de dictateur. Les accusations de Rossi lui ont fait perdre encore quelques partisans. Et, dans l'ombre, les politiciens intriguent pour s'assurer la succession qu'il « Duce ».

Mais Mussolini n'est pas disposé à se laisser dépouiller de sa dictature. Il met en disponibilité tous les fonctionnaires suspects d'opposition. Il renouvelle son personnel préfectoral. Il met sous séquestre le « Corriere della Sera », « l'Avanti », « l'Unità », « La Giustizia », « la Roma », « la Voce Repubblicana », tous journaux qui ne pensent pas que tout va pour le mieux dans la plus heureuse des patries. Il ordonne enfin des perquisitions domiciliaires chez tous les hommes politiques qui ne l'admirent pas les yeux fermés.

Cependant cela n'empêche pas la vérité de se faire jour. Après le mémoire du commandeur Rossi, voici celui de l'avocat Filippelli, inculpé lui aussi dans l'affaire Matteotti. Filippelli accuse plus fortement encore le chef du gouvernement italien. Il le désigne comme l'assassin de Matteotti, d'après une conversation qu'il eut personnellement avec le général de Bono, au lendemain du crime. De Bono, dit-il, lui a déclaré, à ce moment : « Nous savons tout. Taisez-vous, il faut aider le gouvernement. Il va de la tête de Mussolini ! »

Cependant l'aventurier ne veut pas céder. Il a encore à sa disposition des centaines de Chemises Noires prêtes à renouveler leurs pires exploits. Et, comme avant-garde de cette terreur, les bandes fascistes mettent le feu au « Nuovo Giornale », organe d'opposition.

Qu'attendent donc les prolétaires d'Italie pour répondre par la violence à de telles provocations ? N'ont-ils pas assez entendu de beaux discours sur l'Aventin ? N'éprouvent-ils pas le besoin de passer aux actes ?

Mussolini n'est debout que grâce à la venulerie du peuple italien. Que celui-ci se révolte, et le « Duce » s'effondrera dans la boue et dans le sang qu'il a répandu sur la pauvre terre latine.

Vive l'Amnistie ! Le sang coule à Douarnenez

Ceux qui seront amnistiés :

Caillaux, parce que ancien ministre inculpé d'intelligence avec l'ennemi ; Besson, ancien député escroc de plusieurs dizaines de millions ; Calmet, ancien député, a stocké le rhum alors qu'il était de toute nécessité pendant les périodes de grippe ; Vilgrain, stockeur de blé, a par ses ignobles pratiques affamé les femmes et les enfants alors que les hommes se faisaient casser la gueule au nom de la patrie ; Malvy, accusé de forfaiture, bouc émissaire de toute la haute canaille politicienne.

Ceux qui ne le sont pas :

Tauli, huit ans de réclusion pour avoir fait dégriser une balle de pistolet à une bourrique récalcitrante ; Bouvet, cinq ans de travaux forcés pour avoir voulu égarer la vieille couenne de Millerand ; Jean Pire, sujet belge, dix ans de détention, a commis le crime de vendre du bois pendant la guerre et inculpé d'intelligence avec l'ennemi parce que l'expert a trouvé des boîtes de sardines hollandaises dans les tranchées allemandes ; Baillet, sujet belge, cinq ans de détention, il fut brocanteur et comme tel a probablement fourni des métaux aux Allemands.

Nous ne voulons pas dénombrer les milliers de réfractaires à tout service militaire qui seront obligés de rester loin des leurs parce que les politiciens de gauche se sont dégonflés devant les vieilles ganaches du Sénat.

Devant une telle iniquité, il faut que les camarades anarchistes se souviennent ; il faut qu'ils aient les comptes rendus des élus du cartel qu'il s'y rendent avec une bonne trigue pour rappeler ces fripons aux justes réalités de la vie.

HENRI DE.

Nonce et Président

On s'est congratulé hier, selon les rites hypocrites et consacrés, au palais de l'Élysée, et le nonce, dans un discours onctueusement banal, a balancé son encensoir romain sous le nez hugenot du petit Doumergue.

Ces deux augures, l'un polichinelle en robe, l'autre mannequin en veston, se sont regardés sans rire et ont parlé de la paix.

Ca, c'est vraiment dangereux, car de pareils oiseaux portent malheur à la paix lorsqu'ils en parlent.

On ne peut rêver, d'ailleurs, boniments plus anodins. Ecoutez ces expressions : « Consolider la paix par des ententes internationales » — « Se prémunir plus sûrement contre les conflits possibles » — « Il ne suffit pas d'aimer la Paix » — « Il reste cependant beaucoup à faire ».

On se demande comment de tels bonshommes n'ont pas honte de nous sortir de pareils poncifs ?

Il est vrai qu'ils font partie intégrante de leurs fonctions officielles.

Une poire « Duchesse »

On distingue, parmi les poires, des espèces différentes, mais la plus belle, la plus savoureuse est, paraît-il, celle appelée « Duchesse ».

Comment nommer autrement et d'une façon plus caractéristique, cet Emile Rouquette, de Rodez, qui vient d'être décoré de la Légion d'honneur.

Agé de 72 ans, il n'a jamais cessé de turbiner comme un esclave, au service du même patron.

« Ne me parlez pas d'avoir toujours le même ami ! » dit une petite poule d'un roman de Barrès première manière.

Mais avoir, plus de cinquante ans durant, le même maître à servir, et ne s'absenter qu'une fois, pour aller à l'esclavage uniformisé de la caserne, ça, c'est le comble de l'abrutissement humain !

Ce spécimen d'humanité non évoluée nous est offert en photo par le *Matin*.

Quelle gueule ! Une tête quaternaire taillée dans un rocher de l'Aveyron !

On demande à voir ce que donnerait cette face sous le ciseau brutal de son compatriote Paul Dardé, le sculpteur, qui pourrait l'appeler : « L'esclave buté ! »

Trotsky est-il enfermé au palais Youssouppoff ?

Des nouvelles contradictoires courent au sujet de Trotsky. Le *Berliner Tageblatt* reçoit de son correspondant de Moscou une information d'où il ressort que Trotsky aurait été transféré au Palais Youssouppoff, dans le quartier d'Arthangel'skaya, à Moscou. Il serait l'objet d'une surveillance étroite et obligé de garder le silence.

Que faut-il croire de tous ces bruits ? Ils sont certainement répandus par une presse réactionnaire, qui a intérêt à fausser les nouvelles de Russie et nous n'y attachons pas grand crédit. Mais quand on voit comment les commissaires parisiens traitent les militants communistes qui osent faire preuve de quelque indépendance et comment ces apprentis dictateurs se traitent entre eux, il ne nous semble pas très étonnant qu'un Zinoviev ou un Rikof trouvent plus prudent d'enfermer Trotsky, afin de prouver que les arguments du créateur de l'armée rouge ne valent rien contre la politique des tchekistes.

LE FLANCHEC EST BLESSÉ

En dernière heure nous apprenons qu'hier, à dix-sept heures, une grave bagarre s'est produite à Douarnenez. Il y a deux blessés dont Le Flanche, le maire suspendu qui a été atteint au cou par un projectile.

L'autre blessé est un gréviste qui reçut une balle à la tête. Son état est très grave. C'est tout ce que nous savons de précis sur cette bagarre. Quelle en est la nature ? Comment s'est-elle produite ? Autant de points d'interrogation.

L'Agence Radio, qui nous transmet la nouvelle à une heure du matin, ajoute seulement : « Les agresseurs se réfugièrent ensuite à l'Hôtel de France où ils furent arrêtés. La gendarmerie a été renforcée et des mesures sont prises par la municipalité, sous le contrôle du préfet qui s'est rendu sur les lieux. »

Ainsi, les méthodes fascistes sont inaugurées en France par un capitalisme rapace qui n'hésite pas à soudoyer des mandrins dans le but de troubler l'atmosphère d'une grève qui s'annonce victorieuse pour le prolétariat.

Le moment est venu de s'organiser sérieusement pour éviter de tomber dans de tels traquenards. Le fascisme doit être étouffé dans l'œuf. Veillons au grain !

Le retard qui tue

Il est encore de pauvres diables qui sont bourrés de scrupules archaïques et qui, n'ayant jamais eu l'occasion de libérer leur cerveau, se font une montagne de certains managements et oubliés dont ils devraient au contraire se faire une gloire.

Hier soir, rue des Marais, René Barbier âgé de 20 ans, soldat du 67^e régiment d'infanterie, était venu en permission de quarante-huit heures à Paris. Se voyant en retard pour regagner son corps, le soldat, désespéré, a tenté de se suicider en se tirant une balle de revolver dans la région du cœur.

Il a été admis à l'hôpital militaire Villemin dans un état grave.

Ce pauvre innocent ! Se tirer une balle au cœur parce qu'il n'était pas à l'heure à la caserne, on n'a pas idée de ça !

S'il en réchappait, nous lui conseillons de réfléchir un peu et de s'instruire.

Il aura alors conscience de sa folie !

A leur mémoire

Nous étions là tous les quatre ou cinq, assis, très tristes et devant nos yeux défilait, rapide comme un panorama de cinéma, la vision très nette de la frontière pyrénéenne et les jeunes apôtres de notre idéal.

La nuit calme et sereine... toute la nature endormie... insouciantement reposante, puis dans le crépitements des balles et toute cette quiétude des choses, des hommes ont surgi, l'injure à la bouche. L'arme homicide a fait son œuvre et aussi des portes énormes se sont refermées sur eux.

Puis Pompelune, l'ignoble bâtisse où lentement ils agonisent, la rage au cœur de n'avoir pu, nous n'audissant peut-être, nous entendre démanteler leurs murs... Puis tout est fini : l'immonde machine à fait son œuvre. Adieu Gil, Santillan, Martin... Nous avons honte... Pardon !

Et nous sommes toujours là, les quatre ou cinq... assis, tête basse, très pâles dans cette nuit de fin d'année ; nous avons osé enfin nous regarder... Lentement nous nous sommes levés et nous serrant la main, sur leur mémoire éternellement chère nous nous sommes promis de mieux faire... Il ne faut pas que l'année qui commence ne soit qu'une copie de l'année qui finit.

Frères de tous les groupes et de tous les pays, préparons-nous, c'est assez de palabres, c'est assez de nos théories discordantes, la parole est à l'action. Il ne faut pas que de leur tombe les Gil, les Santillan et les Martin se dressent pour nous maudire, mais que de leurs pauvres yeux exorbités de joie ils voient bientôt les cohortes innombrables des déshérités marcher à la conquête de l'anarchie pour laquelle ils sont morts.

Nous les parias, les crève-faim, les sans-patrie, ne laissons pas leur œuvre inachevée ; finissons de jeter bas l'édifice qu'ils ont commencé de miner pour que de dessous ces ruines du milieu de ces cendres, surgisse comme un phénix l'Anarchie.

TRICHEUX.

L'homme coupé en morceaux

C'est à en perdre la tête. On a pu croire hier que celle de l'homme coupé en morceaux était retrouvée.

A bien regarder, ce n'était qu'une pièce anatomique découverte dans une poubelle, par un chiffonnier, rue de l'Ermitage, à Belleville.

On continue à chercher. On trouvera peut-être, mais ce jeu de puzzle devient lassant, et les mouchards ont souvent la flemme...

Et puis ce ne sont ni des Dupin, ni des Sherlock-Holmes, ni des as !

A moins que le flicard Barthélemy ne soit l'inventeur avisé de tout cela, pour son avancement et que les autres parties soient des pièces anatomiques et policières.

Entre nous, mais... pour tous !

Il est évident que, comme beaucoup de camarades, le *Libertaire*, malgré ses améliorations, ne nous satisfait pas encore pleinement. Mais, en toute franchise, il faut bien avouer qu'avec les moyens dont il dispose, avec le minimum de camarades consacrés à sa confection et à son administration, il est le seul journal qui ait pu réussir ce prodige de nos jours.

Attaqué, boycotté de tous côtés et de tous, même et malheureusement par certains copains, il a su résister jusqu'aujourd'hui au flot de médisance et, après plus d'un an de vie, continue fièrement à porter bien haut la torche de la vérité.

Ce qui doit nous fortifier dans notre volonté de le voir rester sur la brèche, c'est que le *Libertaire*, à notre connaissance, est le seul organe anarchiste qui paraisse quotidiennement, dans le monde entier.

Les anarchistes de la douce France doivent donc être fiers d'avoir pu créer et faire vivre le seul organe qui, sans peur et sans arrêt, dévoile les crimes et les atrocités commis non pas simplement sur notre sol, mais dans tous les pays qui nous environnent et plus loin encore. Contre tous les vampires, tous les gouvernements, les maîtres de l'esclavage sous quelque forme que celui-ci se présente, le *Libertaire* est toujours là.

Quel est le journal qui, comme le nôtre, froidement, en toute liberté d'action, peut mener des campagnes contre tous les partis politiques, contre tout ce qui représente l'autorité : armée, police, justice et mettre à nu les tares et les compromissions honteuses et cachées de tout cet amalgame de bandits et d'assassins se couvrant de dorures et d'oripeaux pour suggestionner plus facilement ces pauvres esclaves qu'un titre ou une tunique fait trembler et se prosterner ?

Contre ce chancre hideux, la religion, autre forme d'esclavage et d'abrutissement ?... Quel journal a eu le courage de dévoiler sans réticence aucune les crimes qui s'effectuent encore dans les bagnes d'enfants et dans les bagnes militaires ? Car il ne suffit pas de commencer une campagne pour attirer à soi une certaine quantité de lecteurs et arrêter ses divulgations sitôt qu'un ordre quelconque ou un mot d'espoir a été prononcé. Il faut penser ce que l'on écrit, ce que l'on imprime et non pas faire un journal pour faire du journalisme sans plus, et le *Libertaire* est de ceux-là et non de ceux-ci.

Car le *Libertaire* représente un idéal, il est fait pour défendre les faibles, les opprimés et toujours prêt à défendre les victimes de toutes opinions, de toutes tendances, opprimées par l'importation quel régime. Quel est le journal qui peut se targuer d'en faire autant ?

Il mérite des critiques ? Soit, mais permettez-nous aussi de vous dire que, partant du principe que l'idéal lui-même est envisagé individuellement et suivant le tempérament de chacun, il ne sera jamais possible que le *Libertaire* ou tout autre journal anarchiste représente à lui seul toutes les conceptions de chacun, toutes les vues de tous. Il cherche à s'approcher le plus possible de l'idée commune et c'est souvent en agissant ainsi que nombre de camarades se trouvent déçus et s'en détachent. Mais croyez-vous, camarades anarchistes, que, pour de telles raisons, on doit se désolidariser d'avec son organe, que l'on doit, dans un geste d'humeur qui, souvent, il est vrai, ne dure que le temps des roses, se refuser à le soutenir, à l'aider ? Non, mille fois non.

Nous nous devons à nous-mêmes, nous qui portons bien haut la tolérance et la fraternité humaine, de cesser nos incessantes critiques qui proviennent, le plus souvent, de questions de personnalités, de besoin de critiquer tout et tous et, parfois même, soyons francs, de petites vanités personnelles mal placées.

Apportons au journal, à notre journal, non seulement nos thèses, nos partis ou nos actions entières, mais encore et surtout des vues étudiées, réfléchies et réalisables, susceptibles de pouvoir rendre le *Libertaire* plus vivant, mieux documenté, capable de pénétrer dans tous les milieux prolétaires pour faire connaître partout le bel idéal qu'est l'anarchie.

Cessons nos questions de boutiques et de dénigrement systématiques et souterrains, si des camarades croient que quelque chose est mal et ne répond pas à leurs désirs, qu'ils apportent la contradiction courtoise au bon endroit, sans parti pris et sans menace, une discussion franche de quelques minutes fera plus pour la vérité et la mise au point que des mois de bavardages et de calomnies.

Les camarades, acceptés par tous, qui forment le Conseil d'administration, ont à cœur, soyez-en convaincus, de mener à bien l'œuvre que vous leur avez confiée ; faites-leur encore crédit, non par aveuglement, mais fraternellement ; ils sont tout disposés à montrer à tous qu'ils sont au-dessus de toute coterie et qu'ils ne voient en le *Libertaire* que l'organe de l'U. A. et non l'organe d'un clan quelconque. Tout ce qu'ils font, d'ailleurs, peut-être su et vu de tous, et les livres sont à la disposition de chacun et les suggestions intéressantes qui leur sont soumises sont toujours examinées et appliquées suivant les nécessités et les possibilités.

Reste la rédaction qui a charge de faire le journal, la réalisation de nos désirs. Elle doit, elle aussi, s'employer sans défaillance à faire chaque jour mieux que la veille. Sa

devise doit être sans conteste : *Aujourd'hui mieux qu'hier et moins bien que demain*, et nous sommes certains que les camarades qui jouissent encore de la confiance quasi générale feront l'impossible pour la garder et sauront tenir ainsi la parole qu'ils ont donnée librement et qu'ils doivent savoir tenir sans contrainte !

Ne reconnaissant ni Dieu ni Maître, non pas en parole, mais en fait, c'est à nous tous à veiller à la bonne marche de notre quotidien et à prendre à cet effet toutes mesures nécessaires et utiles.

Organisons-nous ! Oui, mais avant tout, que chacun sache le faire pour son compte personnel et que, par l'union de nos forces concentrées, nous soyons le *bélier* qui renversera tout sur son passage.

Le corps de ce *bélier*, c'est vous, c'est nous, ce sont tous les opprimés, les victimes, les malheureux ; l'âme, c'est votre *Libertaire*.

Au travail, camarades, tous à l'ouvrage et que chacun, suivant ses moyens, apporte sa quote-part à son *Lib*, qui doit vivre et prospérer pour le développement de notre mouvement et pour la propagation de l'idéal qui nous est cher, l'*Anarchie*.

M. THEUREAU.

Sur la mort du petit clown

Un clown en herbe est mort récemment, emporté par une méningite.

La fin prématurée, excessivement prématurée, due au surmenage intellectuel, n'est que trop fréquente. On semble oublier volontiers avec trop de désinvolture que le cerveau est un organe semblable par sa matérialité à tous les autres ; le cerveau ne supporte pas plus un travail exagéré que les biceps ou l'estomac. Il y a, par rapport aux enfants, une tolérance inapte que seule l'ignorance justifie, à les laisser produire des efforts surhumains. D'autant plus que la transformation continue des tissus nécessite des ménagements multiples. Mais c'est un fait inhérent à l'utilitarisme que des parents, mêlant l'amour, l'orgueil et l'ambition, se laissent aller au sacrifice de l'avenir ou même de la vie de ceux envers qui, de par les lois naturelles, ils contractent, en les créant, l'obligation absolue de les protéger.

Le droit de vie ou de mort du père sur sa progéniture est abrogé depuis longtemps. Mais l'hypocrisie supplée admirablement aux lois. Celles-ci se contournent aisément. A tel point que je me demande jusqu'où va leur utilité. A faire des individus rusés ? Je préférerais que l'on s'efforçât à former des individus intelligents, conscients et le plus possible... désorganisés. Un bon désordre est un effet de l'art, un bel ordre social est un effet de l'or. De cet or auquel on immole des petits clowns de six ans.

MAUZES.

Dans les Théâtres

PORTE SAINT-MARTIN

« PEER GYNT »

Conte fantastique en cinq actes et seize tableaux d'Ibsen ; Musique de Grieg

Vous raconter *Peer Gynt* ? Impossible ! Rêves, fantasmagories, mirages, succédant à des tableaux d'un réalisme poignant, et derrière tout cela la volonté de ridiculiser, de broyer, de réduire au néant le plus absolu, les fallacieux espoirs, croyances, religions et autres charlatanismes. Voilà *Peer Gynt*. Et voilà bien, n'est-ce pas, matière à satisfaire le vieil instinct iconoclaste qui sommeille en notre esprit libertaire, qui sommeille dis-je, en attendant l'occasion d'un réveil avec ou sans musique, mais certain, et impatiemment attendu.

Pauvre *Peer Gynt* ! Tu as voulu être toi-même !... Uniquement !... Pauvre fou !... Tu as été l'indompté, hâï de la meute et le méprisant, trouvant dans la lutte contre la horde civilisée, la plus aigüe des voluptés ! Tu dédaignais les vains artifices et la cuttelle rapiécée à la façon d'Arlequin en fait-sait-foi ! Tu ravissais la marie et l'emportais ! Et ton poing brutal ébranlait la face du forgeron de toutes les convenances sociales ! Tu étais fier, grand et noble, et pourtant, tu sombrais misérablement !

Tu crus au rêve et en ta victime ! Un scrupule te vint, un scrupule ! Et tu refusas l'amour de la pure, de l'adorable *Solveig*, encore une ombre imaginée, et tu partis après avoir fermé les yeux à la vieille naman *Aase*, dont tu fus sur la route du merveilleux le simple et touchant postillon !

Tu partis aux pays lointains des chercheurs d'or. Tu fus toi-même, écorçant sans pitié tout ce qui pouvait gêner la réalisation de tes ambitions. Tu eus de l'argent, plus que quiconque. Et puis, tu fus encore la victime de ceux dont tu croyais pouvoir mépriser les propres appétits. Les hasards d'un naufrage le ramenèrent vieux, déposé de la fortune à la cabane où tu laissais *Solveig*, la constante amoureuse.

Et tes larmes coulèrent, pauvre *Peer*, des larmes aussi brûlantes que toutes celles qui tombent des paupières de tous ceux qui, comme toi, sont victimes du mirage d'un individualisme toujours décevant. Et tu devins la proie des puissances ténébreuses, non pour tous les actes qualifiés péchés que tu as pu commettre, mais pour ce seul crime : d'avoir voulu être toi-même !

Il n'y a aucun espoir, vois-tu *Peer*, d'être soi-même, tant que la bête, l'animalité, la bête humaine triomphe, tant que l'argent, le vice, la prostitution intellectuelle et physique, détermineront les actes des hommes. Il faut tuer la bête innée. Autrement tous espoirs sont chimériques.

Il faut remercier *Maurice Lehmann* d'avoir monté *Peer Gynt* avec un tel souci de sincérité artistique. Il faut remercier *M. Romuald Joubé* pour sa composition brillante du rôle de *Peer* ; *Mme Suzanne Després*, qui fait mourir *Aase* avec une simplicité émotive au suprême degré ; *Mlle Nelly Martel*, *Solveig*, pure de lignes et qui chante... Et tous les autres artistes : *MM. Grétilat, Chabert, Chanot, F. Fabre*, etc., et *Mmes Noris, Niclos, Brégué*, etc., qui participent à ce spectacle du plus haut intérêt.

Les concerts *Pasdeloup*, sous la direction de *M. René Baton* exécutent la partition de Grieg. Il y a aussi des danses avec l'*Ecole de Danse de Jeanne Ronsay*, et *Mme Napierkouska* dont tout ce que j'en dirai, c'est que l'on est en droit d'en attendre autre chose.

Pierre MUALDES.

Les vandales du syndicalisme

En ces jours où nous voyons le Parti Communiste et sa fille spirituelle : la C.G.T.U. mener campagne en faveur de l'unité syndicale, il serait peut-être bon de faire l'analyse des événements qui se sont déroulés ces dernières années, de façon à montrer de quel côté sont ceux qui ont fait du mouvement ouvrier de ce pays un vaste désert, qui ont déchaîné la tempête qui a tant ravagé et réduit en menus morceaux la structure d'un édifice édifié lentement par tout un demi-siècle d'efforts et de sacrifices.

Car la réalité est là aujourd'hui, aveuglante et brutale : dans l'histoire économique de ce siècle, de cette période que nous avons la douleur et la honte de traverser, les organisations syndicales ne sont plus que des ombres, que de misérables épaves qui seront emportées demain par le souffle d'orage et de destruction qui passe en rafales sur notre monde, sur une civilisation née pour d'autres destins.

Rappelons-nous en effet que l'avènement du capitalisme avait pour but de substituer un nouvel ordre social à l'ordre ancien, en montrant aux hommes que la solution du grand problème qui depuis toujours différencie et divise les classes et les races les unes contre les autres, était avant tout d'ordre économique.

Barée sur la grande loi naturelle de la lutte pour l'existence, l'idéologie de la classe capitaliste — idéologie qui, il ne faut pas l'oublier, a créé aussi l'idéologie syndicaliste — pouvait accomplir de profonds changements dans l'ordre des choses ici-bas, et transformer radicalement les œuvres fondamentales de la société contemporaine.

Malheureusement, en même temps que s'affirmait et se développait cette nouvelle idéologie économique qui aurait pu faire une transposition sur une autre base, et un nouveau plan, de toutes les valeurs sociales existantes, naissait d'un autre côté, et parallèlement l'utopie politique.

Ignorant même l'étrange complexité des intérêts qui divisent les diverses classes sociales de nos jours, des hommes, des politiciens, se sont donné l'absurde pouvoir de tout réglementer, de niveler les inégalités sociales.

C'est pourquoi nous voyons maintenant des classes, des catégories économiques, concentrer toute leur action sur le terrain politique.

On trouve plus commode de remettre la défense de ces intérêts entre les mains d'un tiers que de les faire soi-même.

Ce procédé convient admirablement à des classes pauvres idéologiquement et moralement : les classes moyennes jusqu'à ce jour en ont toujours usé.

Mais il ne saurait convenir, il est une preuve de déchéance morale et intellectuelle à des classes comme celles capitalistes et prolétaires.

La force des capitalistes réside dans leur activité incessante sur le champ économique : la force des syndicalistes doit être parallèle et se cantonner exclusivement sur ce terrain d'action.

Or, nous avons vu en ce pays des hommes qui sont à la tête des organisations de combat du prolétariat, nous raconter que le syndicalisme était un corps sans âme, qu'il ne possédait aucune force en lui-même, que seul un parti politique était capable de diriger la volonté et l'action ouvrières.

C'est la vieille illusion et l'éternelle erreur de toujours : les ouvriers, les esclaves ne peuvent pas se diriger eux-mêmes ; il leur faut des maîtres et des conducteurs, et ces derniers viennent à nous parce que leur classe d'origine ne veut pas rémunérer leurs services.

La classe capitaliste qui a retrouvé dans la guerre mondiale toute son audace et sa combativité d'antan, nous a envoyés ces dernières années tous ses déchets pour nous endormir et paralyser notre activité.

Nous avons nous autres, syndicalistes soviétiques, fermé l'oreille à leurs clameurs. Nous n'avons pas voulu les entendre.

Mais d'autres les ont écoutés et les ont entendus.

Ce sont ceux qui aujourd'hui sont à la tête de la C.G.T.U. Ce sont ceux qui parlent d'unité syndicale et nous accusent, nous travailleurs qui gagnons péniblement notre vie, de scissionnistes.

Car l'heure est venue de parler et de relever les outrages.

Ceux qui prônent l'unité syndicale sont les mêmes qui en 1920 ont déclenché cette grève générale qui fut le départ et le signal de la première scission.

Ils l'ont fait par ignorance et aussi par ambition, croyant sans doute qu'il suffisait de lâcher un ordre pour que tous les travailleurs couraient la tête dans leur dictature.

Ceux qui prônent l'unité syndicale, ce sont ceux qui au moment où ils parlent d'unité et d'apaisement des haines, accusent leurs adversaires d'idées de trahison, de renégats, de petits bourgeois et de contre-révolutionnaires.

Ceux qui parlent d'unité syndicale, ce sont ceux qui au Congrès de Bourges ont renié la Charte d'Amiens et ont reconnu le droit à tous les partis politiques et à toutes les sectes philosophiques, de défendre leurs conceptions propres, et d'amener leurs questions de boutique au sein des syndicats.

Ceux qui osent élever la voix en ce pays pour l'unité syndicale, ce sont ceux qui ont écrit en toutes lettres dans le journal *l'Humanité* : « Il nous faut gagner à notre cause les couches ignorantes et arriérées de la classe ouvrière, afin de transformer la lutte pour l'existence en lutte pour la conquête du pouvoir politique. » Ce sont ceux qui au C.C.N. ont dit : « Nous connaissons la structure du syndicalisme français, mais nous ne reconnaissons que les principes et la doctrine du Parti Communiste. »

Et ce sont ceux-là qui voudraient nous donner des leçons de syndicalisme, qui nous reprocheraient de « fouler aux pieds les plus élémentaires principes du syndicalisme, et qui nous parlent aussi de l'unité syndicale.

Quelle vaste blague !

Des gens qui volent une grève générale sans aucune préparation, qui lient la C.G.T.U. à l'I.S.R. sans consulter les syndicats, qui disposent de l'argent des caisses syndicales sans demander avis aux cochons de payants que nous sommes, qui se déclarent solidaires des politiciens. Ces gens-là vien-

draient nous parler de probité et d'honnêteté syndicales, à nous militants de la Terrasse, allons donc !

Si cette mafia politicienne avait un peu de pudeur, elle reconnaîtrait qu'elle n'a d'un droit : celui de se taire.

Non contents d'avoir semé la défiance, la discorde et la haine, au sein de notre mouvement syndical, les sinistres aventuriers de la C.G.T.U. tentent encore de briser les derniers organismes de combat qui ont résisté à l'orage et à leur démagogie ignoble.

Mais quoi qu'ils puissent faire désormais, nous les mettons au défi, nous ouvriers terrassiers de la Seine, de poursuivre plus longtemps leur œuvre satanique. Leurs ambitions et leurs haines sans nom se briseront devant l'Esprit Corporatif et le sentiment puissant de classe des membres de notre organisation.

Nous leur disons aussi : voici trop longtemps que nous vous nourrissons avec notre sueur et notre argent ; il est temps que vous disparaissiez pour que les producteurs revivent les jours de fraternité et de solidarité du passé.

Ainsi que l'a dit un poète :

Nous vous chasserons...
Mais le remords rend fou...

Il ne vous restera plus que les cabanons ou les cellules des asiles d'aliénés pour atristez votre folie et songer quelquefois à l'œuvre de néant qui fut la vôtre.

J. BAILLOT.

Une proposition

Au *Libertaire*, nous sommes partisans de la libre discussion et nous nous faisons un réel plaisir de publier les propositions faites par les camarades, quelle qu'en soit la portée, les possibilités en tant qu'exécution.

Camarades,

Dans votre article : « Un moyen de sauver le *Lib* », vous posez la question : « Comment se fait-il que le *Libertaire* ne soit pas plus répandu ? »

Voici des réflexions que des ouvriers lisant des journaux à grand tirage ont souvent : « Le *Libertaire* » est contre la vie chère, mais lui-même contribue à l'augmenter en vendant quatre petites pages pour 5 sous, tandis que presque tous les journaux donnent 6 à 8 grandes pages pour 3 sous ! D'autres disent : « Il y a trop de politique et pas assez de faits divers » dans le *Libertaire*. Les femmes disent : « Il n'y a pas de beaux feuilletons, il n'y a pas de rubrique « la femme et l'enfant », « la femme et le home », « la mode », « la température », il n'y a pas de clichés comme dans les grands journaux ! »

Il y a un autre moyen qui compléterait celui indiqué par votre article : c'est l'abonnement d'essai, excellent moyen de propagande et qui ne coûterait rien au presque rien. Le *Libertaire* ne pourrait-il pas consentir des abonnements de 4 ou 5 jours pour 1 franc par exemple ? Parmi les lecteurs du *Lib* il se trouverait bien 2.000 copains qui abonneraient un ou plusieurs indifférents ou sympathisants de Paris et surtout de province. Dans tout l'Est, il y a encore du beau boulot à faire !

Les nouvelles : « En peu de lignes » devraient être sérieuses, par exemple Paris, Banlieue, Nord, Ouest, Sud-Ouest, etc. Le lecteur trouverait ainsi du premier coup d'œil les nouvelles de sa région ou de son pays d'origine !

En rappelant souvent aux lecteurs que le *Libertaire* est une tribune libre pour les exploités et que chacun peut contribuer à le rendre vivant, en lui envoyant des faits à sa connaissance, beaucoup de lecteurs d'occasion seraient acquis gagnés. Dernièrement, « l'Humana » du 18 courant m'a offert trois fois ; je refusais en disant : « je la connais », « non, aujourd'hui il y a une feuille spéciale », par curiosité j'acceptai !

Voilà donc la propagande que les lecteurs de l'Humana font automatiquement, foris de la « page spéciale ».

Je connais des nouveaux lecteurs du « Lib » qui lui ont été acquis par les campagnes contre Biribi, « les hagnes d'enfants » et « Sus aux mercantis du meuble », ainsi que « La vie chère », de Muret.

Paul BURCKLE.

Eh oui, il nous serait agréable d'imprimer sur un format genre « Humanité » et une fois par semaine publier un « Libertaire » sur six pages. Mais notre journal n'ayant aucune attache avec un gouvernement bloc des gauches, n'étant pas un défenseur d'une problématique dictature du Proletariat, il ne peut compter que sur les maigres ressources apportées par des bons camarades et quoique en disent certains nous sommes trop souvent obligés de compter sur des disponibilités financières plus que limitées. Quant à vouloir faire une comparaison avec l'Humana offerte plus de trois fois dans une seule journée, cela démontre chez les partisans du bolchevisme une persévérance qui leur fait honneur et que nous voudrions rencontrer chez tous les militants anarchistes, car il ne tient qu'à eux que le « Libertaire » soit plus répandu parmi les travailleurs.

Enfin, dernière proposition : les abonnements d'essai.

Il faut de suite les écarter du fait d'impossibilités administratives, un quotidien ayant un personnel plus que réduit à sa plus simple expression ne peut se payer le luxe des abonnements de quatre jours, entraînant des frais de clichage atteignant la moitié des prix de ces abonnements.

Plus que tout autre, le Conseil d'administration désire ardemment une large collaboration des militants de province, nous attendons d'eux des informations précises, exactes, sur tous les faits concernant la vie économique et sociale, qui rendront notre journal attrayant à la lecture et nous conviendront le signataire de la proposition de collaborer plus étroitement avec nous afin de voir se réaliser ses espérances.

H. DELEGOURT.

Le travail de nuit dans les boulangeries

Toulouse, 1^{er} janvier. — Les ouvriers boulangers ont voté une résolution disant que « la loi régissant le travail de nuit dans les boulangeries doit être appliquée intégralement dans tout le pays, ils se prononcent contre la mise en application par arrêté préfectoral, et demandent que le ministre du travail soit seul chargé de la mise en application. »

Un gamin ne m'a-t-il pas compté naïvement, l'an dernier, ce fait ahurissant : l'on porte, la veille de la Toussaint, sur les tombes, les plus belles fleurs de la maison... pour les enlever au lendemain de la fête !

Ah ! ah ! ah ! Et vrai, j'ai vérifié le fait.

Ne faut-il pas avoir une tombe aussi belle — ou plus belle, ma chère ! — que celle de la famille voisine.

Bande d'hypocrites salauds !

Et passant devant l'*Estaminet du Coin*, tenu par la veuve Debièvre, je pensais à l'histoire que me contait l'an dernier ce joyeux Mouchette, un sympathique Belge, en sirotant au comptoir un picon-curaçao.

RECITS

Le Culte de la Charogne

...Respect des morts, culte des cadavres, quelle paléolithique survivance révoltait, autour de moi, ces marbres hideux, ces jardins fleuris de perles vertes, ces chapelles de mois de Marie pour vieilles filles ?

...Que diable vient faire cette bonne femme en robe noire, à s'agenouiller ici ?

Elle pleure sa fille, son père, son homme, la chair de sa chair, la chair de sa race, elle vient prier sur leur tombe. Lui ôtera-t-on jamais de la cervelle, quelle communion ainsi avec leur présence, subtile et diminuée, imperceptible, certes, mais réelle ? Il repose bien là-dessous, le cher défunt.

Lui dirai-je qu'il y a là, sous terre, dans la mauvaise boîte de bois crevée, une bouillie de détritus et d'asticots, des os, du gras de cadavre, et pas plus de cher défunt que de courant dans un dynamo victime d'un court-circuit ! Elle bondirait, tragique, arrachant les yeux de l'atroce mécréant... et, qui sait, le ferait arrêter pour cet outrage à la morale traditionnelle.

Théo Varlet, Calépin du Chemineau (Les Bandeaux d'Or)

A mon frère cordialement,
M. W.

Ce soir, entre deux averses, je passais en hâte au long du cimetière. Un ordre inaccoutumé retint mes yeux. Plus d'herbes folles. Des allées ratissées que la pluie ravina. Des croix de bois, toutes neuves, semblaient-elles. Des fleurs. Des rubans. Et des tulipes bien régulières, alignées sagement. Tronçant au-dessus, majestueuses, glacées, les chapelles de marbre gris aux ornements renaissance. Et la tombe de la fillette du maire, enterrée civilement, aussi pompée que les autres. Un ruban neuf, mais rouge, et des fleurs fraîches, sur le cœur en bois qui remplace la croix.

Près de la porte, des tombeaux de débris divers : herbes mortes, papiers maculés, couronnes en ruines, bouquets pourris !

Des gens se hâtaient, armés de bèches, de pelles, de fleurs.

Le jour des morts approche.

La bizarre croix de bois de ce soldat allemand, mort durant l'occupation et ici enterré, penche de plus en plus vers la terre spongieuse. Voici quelques années, « on » entretenait la tombe. Un ami ? Une amante ? Je ne sais. Mais, à présent, moi seul, sans doute, connais le nom et la place où gît le cadavre de ce malheureux Sischtrevski.

Sans doute. Car aucun des nombreux Polonais arrivés ici depuis deux ans ne semble s'occuper de la tombe. Et pourtant, ça les connaît, la religion, les momeries.

Moi seul, sans doute, connais ce nom, encore lisible quand j'arrivai ici. Et que depuis, la pluie et le vent ont effacé.

Je n'ai nul besoin de monuments, de croix, de bouquets factices, ni de chapelles en marbre pour songer à cet homme. A ce frère que la boucherie hideuse envoya crever loin des siens, loin de tout. Comme notre belle société civilisée exile chaque jour, par les routes du monde, des milliers de prolétaires, fuyant la faim, fuyant la mort...

J'ai déjà pensé à lui plus d'une fois. Plus que ses parents peut-être — qui sait ? Mais sans prières, sans génuflexions, sans larmes pour la foule.

Comme je songe à ma mère perdue depuis l'âge de neuf ans. Cette mère dont il ne me reste que d'assez vagues souvenirs. La douceur de ses robes et de son humble fourrure que j'aimais à mettre sur moi durant son absence... L'amertume de ses larmes qu'enfant insupportable, je lui fis plus d'une fois verser. Et qui ne me causèrent de la peine que bien longtemps après... Ses cheveux noirs et son teint mat que je retrouvais parfois sur telle paysanne de mon village...

Et ces boucles brunes tout à l'heure, ce tablier noir de la petite voisine, aux manches déchirées, m'ont fait songer à Germaine, ma petite sœur, morte en 1915, à quatorze ans — à l'automne, la fatidique chute des feuilles... Et deux mois auparavant, sa joie radieuse à mon retour d'Allemagne. Son regard affectueux... Et ses prévenances naïves pour le grand frère blessé. Germaine ! Ce n'est pourtant pas de la littérature, bon Dieu ! que d'avouer mes yeux humides et ma gorge serrée, à ton cher souvenir.

Cependant, à peine sais-je encore où se trouve la tombe, là-bas, au cimetière campagnard, abrité près de l'église. Je n'y ai point remis les pieds depuis le jour de cet enterrement lugubre où la famille, heureusement, nous dispensa du repas habituel et se contenta de quelques chopas avalées en hâte.

Comme je n'ai point revu, depuis plus de vingt ans, celle de notre mère, enterrée au village voisin et dont mon oncle le fossoyeur a dû, depuis longtemps déjà, disperser les derniers ossements !

Mais à quoi pense-je ce soir ? Ce n'est guère le moment. Il faut seulement repeindre les décors pour la représentation prochaine. Sur le mur à moitié démolli, l'opiniâtre pluie a presque enlevé l'avis suivant : « A l'occasion de la fête de la Toussaint, le maire de la commune de... informe le public que les travaux de nettoyage des tombes dans les cimetières doivent être terminés le 20 octobre, à cinq heures du soir, et les travaux de peinture le 30 octobre, à cinq heures du soir. »

Encore quatre jours avant les larmes officielles de ces imbéciles sinistres qui viendront parader ici en habits noirs et voiles de crêpe. Et pleurer à qui mieux mieux, au jour fixé, devant les chapelles aux décors rivalisant.

Le rideau n'est pas levé sur la comédie annuelle.

1922 portait l'écrêteau imprimé. On a changé le 2 en 4, au crayon bleu. Les affiches sont quasi perpétuelles. On prend les mêmes et l'on recommence. De même pour les larmes, les discours, les voiles de crêpe et les fleurs.

Un gamin ne m'a-t-il pas compté naïvement, l'an dernier, ce fait ahurissant : l'on porte, la veille de la Toussaint, sur les tombes, les plus belles fleurs de la maison... pour les enlever au lendemain de la fête !

Ah ! ah ! ah ! Et vrai, j'ai vérifié le fait.

Ne faut-il pas avoir une tombe aussi belle — ou plus belle, ma chère ! — que celle de la famille voisine.

Bande d'hypocrites salauds !

Et passant devant l'*Estaminet du Coin*, tenu par la veuve Debièvre, je pensais à l'histoire que me contait l'an dernier ce joyeux Mouchette, un sympathique Belge, en sirotant au comptoir un picon-curaçao.

à l'acre arôme. Je vais vous harer l'histoire de mon mieux mais il y manquera la sauce de ce savoureux patés de Liège, dont la sonorité et la verdure sont proprement rabelaisiennes.

Par un jour de Toussaint ensoleillée, un vent pleurant sur la tombe de la femme. A vrai dire, une remplaçante de la veuve l'attendait bien à la ville voisine. Mais il avait cru ne point devoir faillir aux us et coutumes du pays. Un gros bouquet à la main, il se lamentait de façon touchante, pleurant à chaudes larmes : « Eugénie ! Ah ! mon Eugénie ! reviens Eugénie ! reviens près de ton petit homme ! Je ne peux plus vivre sans toi, Eugénie ! Reviens ! Reviens ! »

Un « fouan » (1) fouissait à cette terre grasse. Et le sol se soulevait, par petites secousses brusques. Mon homme, ahuri, contemplant la scène, bouche bée. Les larmes arrêtées de couler. Et les cris. Puis, se ressaisissant soudain, à grands coups de talon, il renfonça la terre et la martèle sauvagement : « C'est pour rire, hurle-t-il, c'est pour rire, Eugénie ! »

Ici, le fossoyeur et son aide se frottaient les mains, le soir, en rentrant chez eux, sousestant dans la poche les extraordinaires pourboires.

Là-bas, sur vos tombes, devant vos monuments en carton-pâte, pauvres morts de la guerre, mes malheureux frères, ce sont les faiseurs de discours, répétant leur pantomime. Politiciens à la manque, ou astres éminents du ciel politique et littéraire ! — Rentiers anonymes et généraux assassins. Ex-guerrilleros féroces et rimailleurs diarrhéiques. Et parfois, hélas ! vos anciens camarades de misère, en quête d'un mandat — ou d'une ligne dans le journal — avec leur boutonnière héroïque et leurs blessures réclamées.

Tous vous célébreront, pleureront votre mort, la diront héroïque. Et la regretteront. Mais nul, au verbe sans fard, ne montrera vos veuves qui s'esquintent au boulot, vos enfants abandonnés à la rue, vos « vieux » s'éteignant dans l'abandon, la misère et l'oubli ; vos compagnons de malheur survivant et mendiant leur pain.

Et si vous reveniez — comme le supposait Dorgelès ! — avec quelle ivre rage subite ils vous rentresseraient la terre pourrie sur vos faces cadavériques.

C'est pour rire ! gèneraient-ils éperdument. Ici ils auraient bien trop peur que, vivants, vous leur botiez le cul. Et leur fassiez rentrer dans la gorge leurs impudents mensonges et leurs discours intéressés.

A moins que... lâches encore et toujours, comme de votre vivant, plus simplement, en soldats disciplinés, vous ne les applaudissiez !

Maurice WULLENS.

Nos échos

Duraufour veut du rassis.

Duraufour, qui fut l'ennemi acharné d'Arlequin, lequel, évidemment, s'en moquait, tient absolument à devenir un personnage...

Il ne fait pas comme Alcibiade et ne coupe point la queue de son chien...

Mais il propose au Parlement, tout bêtement, d'interdire la vente du pain rassis. Duraufour, au nom symbolique, veut du rassis.

Et vous ?

○○○

Nuit de Nouvel-An.

Dans ce faubourg Montmartre, qu'à peint de couleurs si vives le conteur Henri Duvernois, il était minuit et le Nouvel-An nocuer battait son plein.

Toute une foule de jeunes et vieux baladeurs farandolait sous les réverbères lumineuses des boîtes ouvertes où l'on distinguait des lueurs de chair, d'où sortaient des vapeurs d'alcool, où l'on s'empiffrait assez tristement, avec accompagnement de miriflons burlesques.

C'était un spectacle fort banal, qui rappelait, avec moins d'entrain, le réveillon de Noël !

Nous ne sommes pas des rabat-joie, mais nous avons un certain dégoût pour ces ripailles tarifiées...

○○○

Tu dis ?

Dans cet « Echo du Nord » qui est fastidieux à lire, nous trouvons cette phrase d'un certain Georges Ferré :

« Ils ne peuvent pourtant pas ignorer que l'anarchie, c'est la guerre civile et la misère pour tous... »

A travers le Monde

ANGLETERRE

LE CHOMAGE

Le ministre du travail annonce qu'à la date du 22 décembre dernier, le nombre de chômeurs en Grande-Bretagne était de 1.169.000, soit 10.625 de plus qu'au 15 décembre dernier, et 116.523 de moins que le 31 décembre 1923.

UN NOUVEL OURAGAN

Londres, 1er janvier. — Un nouvel ouragan a fait rage encore aujourd'hui sur toute l'étendue de la Grande-Bretagne. Tous les bateaux sont retenus dans les ports et on signale deux navires en détresse.

La Tamise continue à déborder et plusieurs localités riveraines ont dû être évacuées.

Une violente tempête de neige s'est abattue dans le Yorkshire où la température est descendue à 12 degrés au-dessous de 0.

LE PROBLEME DES DETTES SERA ETUDIE A CETTE OCCASION

Londres, 1er janvier. — On sait que la conférence des ministres des finances alliés s'ouvrira à Paris mardi prochain. M. Churchill doit partir lundi, accompagné d'experts. Cette réunion a pour but de traiter la question des recettes de la Ruhr, des frais d'occupation et de la répartition des premiers versements résultant de l'application du plan Dawes.

Les dettes interalliées ne figurent pas à l'ordre du jour, mais il est cependant possible que ce sujet soit soulevé en dehors de la conférence, non pas pour le discuter à fond, mais pour préparer la voie à un règlement en recherchant de quelle façon le problème pourrait être utilement abordé.

On croit qu'une conférence interalliée serait convoquée ultérieurement pour traiter le problème entier des dettes, mais quelques objections viendraient, dit-on, entraver ce projet. En tout cas, aucune décision ne saurait être prise avant que la réunion des ministres des finances alliés ait pris fin.

BULGARIE

LA REPRESSION CONTRE LES COMMUNISTES

Sofia, 1er janvier. — Le projet portant sur l'ouverture de crédits extraordinaires, dont une partie est affectée aux services administratifs, est venu en discussion à la Chambre. A cette occasion, le ministre de l'Intérieur, M. Rousseff, a expliqué la nécessité de prendre des mesures pour pouvoir continuer avec succès la lutte contre la propagande communiste.

L'organisation secrète communiste, a précisé le ministre, dirige l'activité de ses agents, qui sont largement soutenus, par le moyen de cellules fonctionnant dans les ateliers et les fabriques. Cette propagande est entretenue par Moscou, et elle a l'appui des émigrés agrariens dirigés par Oboff et Costa, qui sont à la solde des Soviets.

C'est partout la lutte acharnée contre le prolétariat, mais quoique fassent les gouvernements, l'évolution des peuples dénichera tous ces parasites de l'assiette au beurre où ils se sont cramponnés.

ÉTATS-UNIS

A PROPOS DU REGIME SEC

A l'occasion du cinquantième anniversaire du régime sec, les autorités de la prohibition semblent redoubler de sévérité. Elles sont aidées dans leur tâche par plusieurs milliers de détectives.

Le chef de la police new-yorkaise a donné à ses agents des instructions très sévères. C'est ainsi que les passants dont les poches sembleraient trop rebondies seront fouillés et arrêtés immédiatement au cas où l'on trouverait sur eux des spiritueux.

On annonce, d'autre part, que toutes les personnes quelque peu « volumineuses » devront se soumettre aux investigations des flics. C'est la continuation du martyre de l'obèse. Certes, nous ne sommes pas pour la diffusion exagérée de l'alcool, mais nous protestons contre ces atteintes à la liberté qu'il n'empêcheront d'ailleurs pas les Américains de faire ample usage de l'alcool.

ITALIE

LA VIOLENCE DU FASCISME

Effrayé par l'approche du procès Matteotti qui sera écrasant pour le fascisme,

sentant sa fin prochaine, Mussolini redouble de violence.

D'après une dépêche de Florence, un certain nombre de fascistes se sont rendus via della Pergola où ils ont dévasté la loge maçonnique.

Un autre groupe s'est rendu à la prison de Muratle, demandant la libération des fascistes qui y sont détenus.

De violents incidents ont eu lieu au siège du journal « Nuovo Giornale » qui n'a pu paraître hier au soir.

Tous les journaux d'opposition ont été saisis. Des perquisitions ont eu lieu chez des personnalités qui déplaisent au dictateur.

Mussolini se voit abandonné par ses meilleurs auxiliaires et la catastrophe qui le menace sera d'autant plus terrible qu'il aura commis de violences.

NORVÈGE

CHRISTIANIA S'APPELLE DESORMAIS OSLO

Oslo, 1er janvier. — A partir d'aujourd'hui, la capitale de la Norvège, connue sous le nom de Christiania, de 1624 à 1924, s'appelle désormais Oslo, nom qu'elle a porté pendant six siècles (1047 à 1624).

Le changement de nom a été célébré par le tintement des cloches de toutes les églises de la capitale à minuit, et par le grand salut de la forteresse de Akershus au midi.

La statue du fondateur de la ville d'Oslo, le roi Haral Haardraade, a été couronnée.

La misère du peuple tchécoslovaque

(Traduit du discours de la déléguée tchécoslovaque Landova-Chitsova au congrès de l'Aide Internationale Ouvrière à Berlin.)

En Tchécoslovaquie, les travailleurs et les enfants vivent dans la même misère. Voici, du reste, quelques faits qui démontrent bien la situation dans ce pays. Il est nécessaire que, surtout ici, dans ce congrès international, je mentionne ce qui est de nature à révéler aux travailleurs des autres pays combien sont faussés les images qui représentent notre pays comme prospère.

L'Office des Statistiques de l'Etat a constaté que le nombre des émigrants durant le premier trimestre de l'année 1924 n'a cessé de s'accroître dans des proportions extraordinaires ; pendant les trois premiers mois, il a été délivré 33.397 passeports ; parmi ces émigrants, 27.588 sont Tchécoslovaques.

C'est une partie de la population de cette nation que les capitalistes disent libérée du joug étranger, qui part vers d'autres lieux, préférant l'incertitude du lendemain que de rester là où seule la terreur est la loi. Tous ces émigrés partent pour assouvir leur faim, pour trouver où se loger avec leur famille, pour fuir la tuberculose dont leurs enfants sont la proie. Ceux qui restent sont si déprimés, moralement et physiquement, que l'esprit de révolte s'annihile de lui-même.

Un journal bourgeois, « la Gazette du Peuple », rapportait, il y a peu de temps que, le 15 octobre 1924, quinze cents femmes et enfants attendaient avec des sacs et des pioches, dans un champ, près de Moravské Ostravi, jusqu'à ce qu'on ait fini la récolte des pommes de terre ; ensuite, cette horde d'affamés a récolté ce que les bœufs du propriétaire du champ avaient oublié. Les offices d'Etat, les asiles, les hôpitaux sont si pleins de monde que le gouvernement tchécoslovaque a ordonné aux rédacteurs des gazettes bourgeoises d'avertir les populations des campagnes de l'insupportable d'un voyage à la ville, déjà regorgeant d'errants.

Les logements sont d'un prix inaccessible. Dans le nord de Tchéchio, près de Moston et Duchcov, les mines abandonnées servent de refuges à des centaines d'affamés et la promiscuité de ces lieux donne naissance à des foyers d'épidémie qui sément la mort la plus horrible. A Branika, près de Prague, des familles, pour se protéger du froid, logent dans les fours éteints d'une usine à ciment.

A Podol, à Keil, partout, les populations sont dans la misère et le désespoir. Et tout ceci est la conséquence de l'économie capitaliste et de l'inculte gouvernementale. Peuples ! n'attendez pas la démoralisante déchéance !

Révoltez-vous, vous n'y perdrez rien ! (Extrait de la revue « Espérantiste » Sennaciu, n° 11.)

En peu de lignes...

Le nouvel an des piétons

Boulevard Voltaire, Edouard Thiéry, 40 ans, 23, rue Brismiche, a été blessé grièvement. Il est mort à l'hôpital. Le chauffeur est en fuite.

Avenue d'Epinay, à Gennevilliers, le petit Raymond Deconynck, 5 ans, qui traversait la chaussée, fut renversé et tué sur le coup par une auto dont le chauffeur s'enfuit.

Mme Léonie Donat, 62 ans, a été renversée par une auto, près de son domicile, 208, rue du Faubourg Saint-Denis. Elle a succombé.

Rue de Vaugirard, M. A. Bohn, 24, rue de Javel, est jeté à terre par un taxi dont le conducteur disparaît. Etat grave.

A 7 heures, quai Valmy, M. Antonin Vasquez, 29 ans, débardeur, 145, quai Valmy, a été renversé par un taxi-auto en face son domicile et a été grièvement blessé à la tête.

Le danger des lampes à essence

Mme Célestine Cridelle, 77 ans, demeurant 36, rue Erillat-Savarin, renversa, l'autre soir, sa lampe à essence. Ses vêtements prirent feu. Atrocement brûlée, elle est dans un état désespéré.

Le désespoir

M. Stanislas Beivelocki, 20 ans, 5, rue de Lunéville, s'est enfoncé dans sa chambre, après en avoir soigneusement bouché les issues avec de l'étoffe. Puis il a ouvert le robinet de son radiateur à gaz et, couché sur son lit, a attendu l'asphyxie. Lorsque les voisins pénétrèrent dans la chambre, M. Beivelocki avait succombé.

Entre deux tramways

Une femme, âgée d'une trentaine d'années, a été prise, avenue Kléber, entre deux tramways ; elle a eu le thorax défoncé et est morte sur le coup.

Elle n'a pu être identifiée.

Le cycliste allait trop vite

Rue des Peupliers, à Issy-les-Moulineaux, un cycliste, demeuré inconnu, a renversé M. Aubert, âgé de 49 ans, 50, rue d'Anjou, à Boulogne-sur-Seine, qui a succombé à une fracture du crâne.

Ouvrier écrasé

Une auto conduite par le chauffeur Bannier, d'Asnières, a écrasé sur la grand-route, à Montigny-Les-Corbeil, un ouvrier d'usine nommé Laparsky, âgé de 18 ans, sujet polonais. Le malheureux a été tué sur le coup.

On l'arrête

Georgette Guegan, 30 ans, et Anna Mazet, 33 ans, demeurant rue de l'Oise, ont été arrêtées. Elles sont soupçonnées de vols à l'échelle dans le 10^e arrondissement.

Discussion sanglante

Au cours d'une querelle avec son amie Alice Dufour, Pierre Moine, âgé de 44 ans, maçon, demeurant 166, rue Nationale, fut saisi d'une colère violente. Il s'empara d'une hachette et en porta un coup violent sur la tête de la jeune femme. Les cheveux, fort heureusement, amortirent le coup et Alice Dufour en fut quitte pour une forte entaille. Son état n'inspire aucune inquiétude.

Un cadavre dans une haie

Tarbes, 1er janvier. — A Vic-de-Bigorre, dans une haie de la ligne de Bordeaux, a été découvert le cadavre en putréfaction d'une femme dont la mort remonterait à plusieurs mois.

Un violent

Cherbourg, 1er janvier. — Près de la fondrie de Tourlaville, alors que le dernier tramway rentrait au dépôt voisin un Italien prétendit y monter et se faire conduire place de Tourlaville.

En vain, le wattman et la receveuse tentèrent de lui expliquer l'impossibilité de lui donner satisfaction. L'homme, sortant son revolver, fit feu, sans l'atteindre, sur le wattman.

Un voyageur, M. Lucien Delahaye, 30 ans, père de trois enfants et cultivateur à Tourlaville, tentant d'intervenir, fut atteint d'une balle au front et tomba foudroyé.

L'Italien a été arrêté ce matin dans la campagne.

Le mauvais vin

Bar-le-Duc, 1er janvier. — M. Nicolas Robert, 79 ans, au retour d'un voyage à Gondrecourt, entra chez son gendre, M. Beck, berger communal à Gerauvilliers,

et se trouvant seul au logis, voulut boire un verre de vin ; mais, se trompant de bouteille, il absorba un verre de nicotine destiné à soigner la gale des moutons. Le vieillard mourut dans d'atroces souffrances.

PARIS ET BANLIEUE

L'employé de la gare de Lyon, M. Maurice Leresteux, qui fut blessé dans le dos d'un coup de revolver, rue de Lyon, dans la nuit du 29 au 30 décembre, par un inconnu, est mort ce matin à l'hôpital Saint-Antoine, où il avait été transporté. Son meurtrier n'est pas encore retrouvé.

Au passage à niveau de Froissy, une automobile pilotée par M. Louis Ménard, entrepreneur de battages, a été tamponnée par le train de voyageurs se dirigeant vers Saint-Just-en-Chaussée. Dégâts matériels.

Jouant avec le feu, Jean Berthelot, 8 ans, est brûlé vif à Sèvres. Sa sœur et sa grand-mère sont grièvement atteintes.

M. Emile Morton, 60, rue Championnet, à Boulogne, s'évanouit sur le siège de l'auto qu'il conduit. Le véhicule se jette contre un arbre, avenue Jean-Baptiste-Clement. Le sexagénaire est à Beaujon.

Atteinte de cécité depuis plusieurs années, Mme Marie Gigot, 86 ans, se jette par la fenêtre de son logement situé au 3^e étage, 16, rue Jean-Nicou, à Pantin. La mort est instantanée.

DEPARTEMENTS

Des inconnus cambriolent le bureau de l'enregistrement, 14, rue du Général-Perrier, à Nîmes. 100.000 francs de timbres disparaissent.

Le boulanger Frémont, 12, rue du Pré, à Rouen, est arrêté. Sa femme avait été tuée d'un coup de fusil. Suicide, affirme Frémont.

L'auto du docteur Jurachek de Roufâch s'écrase contre un arbre, à Colmar. Le docteur est mortellement blessé.

Mlle Marie Vanhoutte, 27 ans, de Roubaix, refuse de reprendre la vie commune avec son ex-ami, Camille Vancopernolle, 21 ans. Ce dernier la tue d'un coup de couteau.

Rue Philippe-de-Commines, à Lille, M. et Mme Julien Delavoye, négociants, sont attaqués, chez eux, et blessés par des inconnus qui prennent la fuite sans avoir trouvé d'argent.

M. Henri Giraud, 52 ans, se tue accidentellement à Méroux (Nord), avec un fusil de chasse.

Une auto capote près de Taverne (Var). Mme Chaillon est tuée. Mlle Méric, d'Aix, qui conduisait, est dans un état grave.

On arrête à Ligre (Indre-et-Loire) l'ouvrier agricole Mortier, soupçonné du meurtre de Mme Blais. Il nie.

On découvre dans une rigole d'irrigation, à Le Guillot (Vosges) le cadavre de Mme Julie Félix, 52 ans. La tête seule était immergée.

Un court-circuit met le feu à une table de la recette municipale, à Neuf-Brisach (Haut-Rhin). Une liasse de dix billets de mille francs et des valeurs sont réduites en cendres.

Un incendie a dévoré à Marseille un atelier de sculpture et une importante fabrique de meubles. Dégâts considérables.

LE NAUFRAGE DE « L'ALFREDO »

Six rescapés meurent de faim

La mer ne se laisse pas dompter. Malgré tous les efforts de la science des hommes, elle reste la grande destructrice, la responsable des plus atroces drames.

De Morlaix, nous parviennent des nouvelles pitoyables sur le sort tragique des naufragés du steamer espagnol *Alfredo*.

Malgré les secours envoyés à ce vapeur, qui était en détresse au large d'Ouessant, l'*Alfredo* a fait naufrage.

Lorsque le capitaine Cantaro, qui commandait l'*Alfredo*, constata que le steamer allait couler, il s'embarqua avec les dix-huit hommes de l'équipage dans deux des canots de sauvetage du bord.

Ballottés par les flots, les malheureux naufragés furent bientôt sans vivres et six d'entre eux succombèrent. Les cadavres furent alors placés dans le plus petit des deux canots et les 13 survivants touchèrent terre à Guinée à moitié morts de froid et de faim. Les meilleurs soins leur furent prodigués aussitôt par les pêcheurs de la côte.

L'amarre reliant les deux canots s'étant brisée, celui transportant les cadavres partit à la dérive.

La grève de Douarnenez

LA LUTTE CONTINUE

Le nouvel an n'a rien apporté de nouveau aux petites grévistes bretonnes. Béziers, l'ignoble Béziers, est toujours aussi intraitable. Il ne veut pas lâcher devant les grévistes ! Son honneur avant tout ! Avant la bonté, avant la justice !

Pendant ce temps des milliers de malheureux subissent des privations héroïques dans l'espoir de faire capituler des patrons avides de chair à travail.

Des secours sont journellement distribués en nature et en argent. Mais on ne parvient à leur donner qu'une part minime de ce qui leur est nécessaire.

La solidarité doit s'affirmer puissamment pour améliorer quelque peu le sort des grévistes bretons.

Cachin a demandé à la Chambre de renouveler son envoi de 25.000 francs du 25 décembre. Les ministres lui ont promis l'expédition des fonds dans les mêmes conditions.

Le gouvernement tiendra-t-il parole ? Nous osons l'espérer. Mais que malgré tout chacun envoie son obole aux travailleurs bretons.

Le *Libertaire* publiera sous peu la liste de souscription qu'il avait ouverte il y a quelque temps.

LEURS DIVIDENDES

M. Paul Amoury, charretier, est écrasé et tué par son tombereau.

Garçon de bureau au central téléphonique, rue de Grenelle, M. Alfred Renaud, 45 ans, 28, rue de Belleville, monte sur une échelle pour classer des livres, perd l'équilibre et tombe sur l'angle d'un coffre à bois. Le crâne fracturé, M. Renaud expire à Laennec.

Machavélisme

Découpons, dans l'« Illustration », qui n'est pas à proprement parler un journal politique, ces quelques lignes sur les « méthodes » communistes :

« Ce qui a le plus frappé les hommes gens dans l'analyse de cette nouvelle technique de subversion sociale, c'est le machavélisme de ces mauvais bergers. Avec un parti pris qui, hélas ! n'est pas tout à fait arbitraire et dont la sagacité n'est malheureusement pas douteuse, ces psychologues ont estimé que le vice offrait un champ d'action plus vaste et plus fertile que la vertu. Ils ont pensé qu'ils obtiendraient des résultats plus immédiats et plus efficaces en faisant appel aux mauvais instincts de l'humanité plutôt qu'à ses bons sentiments. Et c'est ainsi qu'ils ont offert des primes à la médisance, à la délation, à l'envie, à la jalousie et à la haine.

« On a remarqué tout particulièrement avec quelle bassesse d'âme ces prétendus défenseurs des humbles s'efforçaient de développer dans la mentalité des travailleurs le goût de l'espionnage et de l'observation, malveillante. C'est une véritable injure, en particulier, qu'ils ont faite à la corporation des gens de maison en les invitant à trahir les secrets intimes des familles où ils sont employés. Il y a là une initiative tout à fait inquiétante, qui tend à faire entrer le ragoi, le cancan et le polin dans l'arsenal des armes révolutionnaires. La sociologie s'appuierait ainsi officiellement sur le « roman chez la portière ». Ce ne serait pas la peine, assurément, de changer de gouvernement pour instaurer dans les sociétés modernes, sous prétexte de libération, l'effroyable dictature des concierges. »

Nous n'aurions certainement pas mieux dit !

UNION ANARCHISTE

Fédération de la Seine. — Groupe du 15^e

Dimanche, 4 janvier, à 14 heures
18, rue Cambronne

GRANDE CONFERENCE

par ANDRÉ COLOMER

sur

La Révolution anarchiste

Un camarade espagnol parlera des récents événements révolutionnaires d'Espagne.

Un camarade Russe prendra également la parole.

Participation au frais : 1 franc

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 2 JANVIER 1925. — N° 188.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

Eh bien, l'ambitieux qui veut lutter avec les préceptes de la vertu, dans une carrière où ses antagonistes s'en privent, est un enfant à qui les vieux politiques diraient que les joueurs disent : celui qui ne profite pas de ses brehans : « Monsieur, ne jouez jamais à la bouillotte... » Est-ce vous qui faites les règles dans le jeu de l'ambition ? Pourquoi vous a-t-il dit de vous élever à la société ?... C'est qu'aujourd'hui, jeune homme, la société s'est insensiblement arrogée tant de droits sur les individus, que l'individu se trouve obligé de combattre la société. Il n'y a plus de lois, il n'y a que des mœurs, c'est-à-dire des sinagres, tous les jours la forme.

Lucien fit un geste d'étonnement. — Ah ! mon enfant, dit le prêtre en craignant d'avoir révolté la candeur de Lucien, vous attendez-vous à trouver l'ange Gabriel dans un abbé chargé de toutes les iniquités de la contre-diplomatie de deux grands rois (je suis l'intermédiaire entre Ferdinand VII et Louis XVIII, deux grands... rois qui doivent tous deux la couronne à de profondes... combinaisons) ? Je crois en Dieu, mais je crois bien plus en

notre ordre et notre ordre ne croit qu'au pouvoir temporel. Pour rendre le pouvoir temporel très fort, notre ordre maintient l'Eglise apostolique, catholique et romaine, c'est-à-dire l'ensemble des sentiments qui tiennent le peuple dans l'obéissance. Nous sommes les temples modernes, nous avons une doctrine. Comme le Temple, notre ordre fut brisé par les mêmes raisons : il s'était égalé au monde. Voulez-vous être soldat, je serai votre capitaine. Obéissez-moi comme une femme obéit à son mari, comme un enfant obéit à sa mère, je vous garantis qu'en moins de trois ans vous serez marquis de Rubempré, vous épouserez une des plus nobles filles du faubourg Saint-Germain, et vous vous assiez un jour sur les bancs de la patrie. En ce moment, si je ne vous avais pas amusé par ma conversation, que seriez-vous ? Un cadavre introuvable dans un profond lit de vase ; eh bien, faites un effort de poésie !... Là, Lucien regarda son protecteur avec curiosité.

— Le jeune homme qui se trouve assis là, dans cette calèche, à côté de l'abbé Carlos Herrera, chanoine honoraire du chapitre de

Tolède, envoyé secret de Sa Majesté Ferdinand VII à Sa Majesté le roi de France, pour lui apporter une dépêche où il lui dit peut-être *Quand vous m'aurez délivré, faites pendre tous ceux que je caresse en ce moment, mais surtout mon envoyé pour qu'il soit vraiment secret*, ce jeune homme, dit l'abbé, n'a plus rien de commun avec le poète qui vient de mourir. Je vous ai péché, je vous ai rendu à la vie, et vous m'appartenez comme la créature au créateur, comme, dans les contes de fées, l'afrite est au génie, comme l'écoglan est au sultan, comme le corps est à l'âme ! Je vous soutiendrai, moi, d'une main puissante dans la voie du pouvoir, et je vous promets néanmoins une vie de plaisirs, d'honneurs, de fêtes continues... Jamais l'argent ne vous manquera... Vous brillerez, vous parerez, pendant que, courbé dans la boue des fondations, j'assurerai le brillant édifice de votre fortune. J'aime le pouvoir pour le pouvoir, moi ! Je serai toujours heureux de vos jouissances, qui me sont interdites. Enfin, je me ferai vous !... Eh bien, le jour où ce pacte d'homme à démon, d'enfant à diplomate, ne vous conviendra plus, vous pourrez toujours aller chercher un petit endroit, comme celui dont vous parlez, pour vous noyer : vous serez un peu plus ou un peu moins ce que vous êtes aujourd'hui, malheureux ou déshonoré.

— Ceci n'est pas une homélie de l'archevêque de Grenade ! s'écria Lucien en voyant la calèche arrêtée à une poste.

— Je ne sais pas quel nom vous donnez à cette instruction sommaire, mon fils, car je vous adopte et ferai de vous mon héritier ; mais c'est le code de l'ambition. Les écus de Dieu sont en petit nombre. Il n'y a pas de choix : ou il faut aller au fond du cloître (et vous y retrouverez souvent le monde en petit), ou il faut accepter le code.

— Peut-être vaut-il mieux ne pas être si savant, dit Lucien en essayant de sonder l'âme de ce terrible prêtre.

— Comment ! reprit le chanoine, après avoir joué sans connaître les règles du jeu, vous abandonnez la partie au moment où vous devenez fort, où vous vous y présentez avec un parrain solide... et sans même avoir le désir de prendre une revanche ? Comment ! vous n'éprouvez pas l'envie de monter sur le dos de ceux qui vous ont chassé de Paris ?

Lucien frissonna comme si quelque instrument de bronze, un gong chinois, eût fait entendre ces terribles sons qui frappent sur les nerfs.

— Je ne suis qu'un humble prêtre, reprit cet homme en laissant paraître un horrible expression sur son visage cuiré par le soleil de l'Espagne ; mais, si des hommes m'avaient humilié, vexé, torturé, trahi, vendu, comme vous l'avez été par les drôles dont vous m'avez parlé, je serais comme l'Arabe du désert !... Oui, je dévouerais mon corps et mon âme à la vengeance. Je me moquerais de finir ma vie accroché à un gibet, assis à la garotte, empaillé, guillotiné comme chez vous ; mais je ne laisserais prendre ma tête qu'après avoir écorché mes ennemis sous mes talons.

Lucien gardait le silence, il ne se sentait plus l'envie de faire poser ce prêtre.

— Les uns descendent d'Abel, les autres de Cain, dit le chanoine en terminant ; moi, je suis un sang mêlé : Cain pour mes ennemis, Abel pour mes amis ; et malheur à qui révèle Cain !... Après tout, vous êtes Français, je suis Espagnol et, de plus, chanoine !... — Quelle nature d'Arabe ! se dit Lucien en examinant le protecteur que le ciel venait de lui envoyer.

L'abbé Carlos Herrera n'offrait rien en

lui-même qui révélât le jésuite ni même un religieux. Gros et court, de larges mains, un large buste, une force herculéenne, un regard terrible, mais adouci par une mansuétude de commande ; un teint de bronze qui ne laissait rien passer du dedans au dehors, inspiraient beaucoup plus la répulsion que l'attachement. De longs et beaux cheveux poudrés à la façon du prince de Talleyrand donnaient à ce singulier diplomate l'air d'un évêque, et le ruban bleu liseré de blanc auquel pendait une croix d'or indiquait d'ailleurs un dignitaire ecclésiastique. Ses bas de soie noirs moulèrent des jambes d'athlète. Son vêtement, d'une exquise

L'Action et la Pensée des Travailleurs

A LA MODE DE MOSCOU

Les petits « Loriquet » du Bâtiment

Pour les besoins de leur mauvaise cause divisionniste, les petits Loriquet du Bâtiment, réunis en concile, s'exercent de leurs mieux à rester dans la tradition de leurs jésuitaires, c'est-à-dire mentir. Parant du dernier Congrès du Bâtiment, ces bons apôtres rappellent les déclarations d'indépendance et d'unité faites par Monier Le Pen. Si ces déclarations sont exactes, ce dont nos bons jésuites bâtimentiers ne parlent point, c'est d'une part de l'attitude flasque et pitoyable qu'ils eurent au dit Congrès, qui leur valut cette épithète cinglante d'un de leurs Chambellans : *de minorité honteuse et sans courage*.

En effet, malgré tous les ragots colportés par eux auparavant sommés et fustigés par Monier et Le Pen, ceux-ci restèrent lamentablement muets.

En ce qui concerne la dite déclaration de Monier et Le Pen, s'il plaît à l'équipe des sans conscience, des domestiques Teulade, Vésine, Clavier et Consort d'oublier le vol des 55.000 francs de l'U. D. de la Seine, les déclarations formelles de Monmousseau au Congrès de Bourges affirmant être à ce congrès le représentant de l'Internationale communiste, s'assassinant du 11 janvier par des communistes connus : si les déclarations de Rainoin au C. C. N., disant ne vouloir connaître que les mots d'ordre du Parti communiste approuvés par le Bureau confédéral, si encore les plus récentes déclarations de Raynaud, affirmant que la C. G. T. U. n'était qu'une caricature du mouvement social, que le Parti était tout ; si enfin on se souvient les serments de fidélité à l'U. S. R. sous peine d'exclusion, si en résumé tous ces faits ne sont pas de nature à infirmer les engagements les plus formels, à réduire à néant les déclarations les plus sincères, j'avoue n'être qu'un traitre à la classe ouvrière, comme je l'ai cru une fille soumise, que le P. C. n'est pas un marion, que l'équipe Teulade Vésine et Cie n'est pas une bande d'arlequins comme je le pensais et pas mal de militants sérieux. Enfin, si tout ce que j'affirme plus haut et crois être l'expression exacte de la vérité, n'est pas exact, ce qu'il faut prouver d'une façon sérieuse.

De toute évidence, ce que j'ai appelé le Congrès scissionniste de la dissidence communiste est bel et bien un Congrès d'Unité où tous les délégués, seront libres de penser comme ils l'entendent et que Moscou, pour une fois, ne fera aucune pression. Mais, en attendant que ce Congrès puisse vraiment discuter à son gré et qu'on infirme par des preuves réelles les faits incontestables énoncés plus haut, je persiste à dire qu'un Congrès qui se propose la création d'une nouvelle fédération est un Congrès de scission qui aura servi la cause de la division, non celle de l'unité. J'ajoute au surplus que ce n'est pas l'ambition jointe à l'arrivisme de l'équipe Teulade et consort qui fera faire un pas utile vers l'unité, ni ne servira en aucune façon l'intérêt des travailleurs du Bâtiment, à quelque tendance qu'ils appartiennent.

S'il arrive que la voix de la logique et de la raison sorte de ce cénacle de partisans, j'ai la certitude qu'elle ne viendra pas des arrivistes en mal de fonction.

Fort heureusement pour le syndicalisme, la vieille fédération est toujours solidement debout, sinon hélas ! le syndicalisme serait en péril.

LE PEN.

Chez les Terrassiers

Depuis quelque temps, certains patrons avaient recruté des chefs tacheurs et croyaient être maîtres de la situation. Mais erreur ! ils ne comprenaient pas qu'à Paris, les terrassiers n'ont pas l'habitude de se laisser faire et se font un devoir de respecter ce qu'ils ont eu tant de mal à arracher.

Aussi, il en est arrivé une bonne au chantier de la porte de Saint-Mandé. Un tacheur de chez Chouard, venu de Soissons, voulut imposer son autorité : « Ici, on embauche à 3 francs et 3 fr. 50 du mètre et j'embauche des non syndiqués. » Malgré ces paroles, les camarades s'embauchèrent et, après deux jours de travail, ils se mirent à l'action et ce triste sire fut contraint à abandonner le chantier et de payer les camarades 4 francs de l'heure.

Bravo, camarades terrassiers, serrons les coudes et mettons plus que jamais les paroles en accord avec l'action : cela nous permettra d'obtenir ce qu'il nous est indispensable d'avoir pour vivre.

Pour le Syndicat :
Le Secrétaire Adjoint,
Legrand.

COMITE PROVISOIRE D'UNITE PROLETARIENNE

Aux ouvriers des usines de la région parisienne

Considérant d'une part que l'augmentation de la production (modernisation des moyens de production, travail aux pièces, etc.), d'autre part, diminution de capacité d'achat (salaires réduits), font qu'il y a un déséquilibre constant international et que la France, favorisée jusqu'ici, va subir également une grave crise économique de l'avenir même des journaux bourgeois, le Comité provisoire d'unité prolétarienne invite les ouvriers — de quelque tendance qu'ils soient — de la région parisienne et en particulier ceux de Thomson, à former dans le plus bref délai des comités d'unité prolétarienne pour défendre les huit heures, les salaires et les institutions ouvrières acquises au tout de maints efforts et aujourd'hui directement menacés.

Vive l'unité syndicale et l'union des travailleurs.

Il prie ces comités de se mettre en rapport avec le camarade Duval, C.I., 57, avenue des Batignolles, Saint-Ouen (Seine).

A PROPOS DE LA GREVE

DE LA C. I. M. T.

Les politiciens « unitaires » ne sont pas contents

Vendredi se tenait à notre permanence de l'U. S. A. — le Comité central — un de nos amis bien placé pour connaître les petits tours de passe-passe des soi-disant « communistes », nous communiqua « l'Humanité » du 26 courant (édition du midi) — nous prenons ce papier en ayant soin de l'écartier de nos narines voulant éviter les émanations très spéciales que dégagent certains papiers de provenance russe. D'abord, laissez-moi vous dire qu'un de nos adhérents et non moi-même, très bien renseigné sur les agissements syndicaux, de nos communistes (façon russe) avait, dans le « Lib », fait paraître un article exposant les motifs de non réussite d'une grève déclenchée à la C. I. M. T. Et, ma foi, l'auteur de cet article avait oublié je crois, de dire que les revendications toujours légitimes de la classe ouvrière avaient été placées au deuxième plan, jugez-en plutôt : Après des manifestations de tous ordres on cru bon de faire surgir le pavillon des Soviets, ce qui au sens de tout homme réfléchi place le mouvement des Métallurgistes de la C.I.M.T. sous l'égide d'un gouvernement qui se dit communiste, au lieu et place du syndicat. Le résultat fut celui que vous comprenez. Les ouvriers non infodés au P. C., et ils furent les plus nombreux, ne voulurent pas suivre ces directives nouvelles, c'est entendu, mais trop spéciales et inopérantes en tous les cas, et un flasco unique dans les annales syndicales couronna les efforts des employés de son excellence Krassine.

Fureur, cris dans le camp des Orthodoxes, les chequards et les schekistes se mirent en bataille et en chasse ; ne voulant pas profaner l'icône de Moscou sous la forme du drapeau des Soviets, il fallait trouver un ou plusieurs responsables, comme l'argent ne manque pas dans la maison mère, Krassine, Monmousseau, Cachin et Cie, on lança un double-columbiol qui aurait pu être signé d'un rédacteur du « Jean-qui-érait » ou du « Péle-Mêle ». Ce long factum fut la démagogie et la colère, qu'allait dirent les commissions syndicales (2), le comité directeur, l'agence des renseignements (3) du P. C. ? Certes, voici les élections municipales et il faut démontrer à « l'Electeur » que le parti des masses et du marteau est le rédempteur, le Messie qui donnera un permis pour le paradis terrestre. Bisons de suite que les autonomes crurent bon de ne pas, de près ni de loin, s'immiscer dans ce « mouvement », surtout pour ne pas être confondus avec ces simil-syndicalistes. Le double-columbiol rapporta une trentaine d'auditeurs à la réunion des métallurgistes, dimanche dernier ; dont le drapeau des Soviets, si fièrement qu'il flotte au-dessus de l'ambassade russe et dont M. Noulens, l'ami de Vrangeli, peut en contempler les effets scintillants, perd ses pouvoirs attractifs quand il s'agit d'attirer les travailleurs des métaux, je crois de bon conseil d'indiquer aux « bolcheviks » une danse : « la Krassinette », par exemple, avec distribution de roubles-or pour amener les fidèles aux offices divers que célèbrent les ratichons de la Trés-Pure Orthodoxie.

Maintenant, je vais vous faire déguster, ami lecteur, une partie de la prose consacrée à ma petite personne, tenez-vous bien : au-dessous de l'article de notre camarade, relatant les faits saillants de cette trop fameuse grève, ces lignes : « Ce n'est pas dans la « Journée Industrielle » ni dans « l'Usine », comme on pourrait le croire, qu'on trouve ce stupide papier, mais dans le « Libertaire » qui en profite pour faire de la réclame à un soi-disant syndicat autonome, n'existant guère que dans l'imagination de son chef, le patron électricien Daguerre. » Qu'en dites-vous, les poteaux, c'est-il tapé ce petit coup de pied de l'âne ?

Voici la vérité sur ce point, défiguré pour les besoins d'une sale cause : les monteurs-électriciens de la Gironde, las d'attendre le retour du contrat que leurs patrons tardaient à signer, allèrent accompagner leurs délégués (sans drapeau) au siège du syndicat patronal ; pour ce faire, il lâchèrent le boulot une demi-journée. Les patrons trouvant la chose un peu cavalière, ordonnèrent cinq jours de lock-out. Les ouvriers électriciens se réunirent et décidèrent de ne rentrer que quand MM. les patrons auraient garanti les augmentations demandées. A la fin de notre démonstration, je fus mis gentiment à la porte de la maison Devilaire et Rougé, dans laquelle je travaillais (pour un patron, quel affroût) Les camarades me firent faire « onze lampes » à mon compte pour me permettre de casser la croûte, c'est ce qui indiqua, sans doute, au bureau de renseignements du P. C. que j'étais devenu patron. Actuellement je travaille chez Sigritz, rue Servandoni, Bordeaux, et je prie les agents du B. R. du P. C. de bien vouloir me faire pistonner, car je crains que l'on ne me signe mon passeport d'un moment à l'autre, ce qui n'arrivera pas aux travailleurs honoraires qui renseignent si mal leur patron !

En terminant, je veux quand même vous laisser bonne bouche, ami lecteur. Goutez et comparez, comme dit mon épicière : « Quant à l'unité (sans majuscule) dont le syndicat autonome de Daguerre fait preuve à l'égard des métallurgistes de Bordeaux, ceux-ci pensent qu'elle est de celles dont il faut se protéger, si on veut abattre ses ennemis. » Tout ce qui a paru sous double guillemets est signé : « Le Bureau fédéral unitaire des métaux. » Je dois dire que si mes copains ne m'avaient pas enrobé le « Lib » pour une bêtise pareille, mais que penser des hommes qui ont les destinées matérielles et morales à défendre de toute une industrie et quelle industrie, et signent de pareilles saloperies. Ça, des syndicates, des unitaires ? Allons donc, des politiciens en mal de mandat et c'est tout. Travailleurs, ouvrons nous-mêmes à notre émancipation.

Vive le syndicalisme.

E. DAGUERRE.

SYNDICAT DU BATIMENT DE TROYES

Mœurs communistes

Les dirigeants communistes de l'Union départementale de l'Aube ne peuvent digérer leur dernier échec, ils ne peuvent se consoler que les gars du Bâtiment soient demeurés à leur vieux syndicat qui a fait ses preuves hier et qui, encore aujourd'hui, débarrassé des fautes de désordre politiques, continue son rôle de défense corporative.

Nos grands révolutionnaires — lisez Cuny et Herbin — celui-ci écrivant pour celui-là — ne pouvant digérer leur échec, ont donc décidé, comme il est dans leur coutume, de prendre une revanche éclatante, et de suite, l'arme favorite qu'ils maintient de main de maître, est employée par eux : je cite la calomnie.

Dans la « Dépêche de l'Aube », organe communiste qui refuse d'insérer nos communications de révolutionnaires ardents que nous étions nous sommes devenus des collaborateurs du patronat, parce que nous avons empêché les séides du parti dit communiste de nous ravir nos armes de défense corporative pour les mettre à leur profit ; nous faisons, paraît-il, de la collaboration de classe parce que nous allons discuter avec nos employeurs et que nous acceptons le relèvement des salaires, suivant l'augmentation du coefficient du coût de la vie. Messieurs les politiciens qui étaient à nos côtés et qui nous donnèrent les conseils de passer par cette méthode de discussion, ce que nous ne voulions faire, nous rappelant que seule la force peut donner une conclusion aux revendications formulées. A ce moment l'on ne qualifiait pas cette méthode de collaborationnisme ; aujourd'hui, ces messieurs étant évincés de nos discussions, nous sommes devenus des réformistes. Nous ne jugeons pas utile d'insister et nous laissons les politiciens bavarder à leur aise, leurs insultes ne nous atteignent pas.

Il vaudrait mieux que ces politiciens qui prédisent dans leurs écrits le front unique, se joignent à nous sans démagogie aucune, pour l'obtention de salaires nous permettant de faire face au coût de la vie toujours plus grandissant ; ça vaudrait mieux, mais leur sectarisme les empêche d'en arriver là, n'étant plus de ceux qui commandent en maîtres, relégués au second plan, ils sèment la calomnie et le mensonge.

Par la calomnie et le mensonge ils cherchent aujourd'hui à disqualifier le syndicat et le bureau, et ne reculent devant aucun expédient, tel par exemple ceux du rédacteur en chef de la « Dépêche de l'Aube ». Une délégation était allée le trouver pour faire rectifier certaines déclarations mensongères, celui-ci nous reçut revolver au poing et nous menaça. Les camarades jugèrent de la mentalité de ce « révolutionnaire ».

Malgré les dires des communistes, nous continuerons à défendre les intérêts des travailleurs, et ceci malgré toutes les injures qui peuvent être dirigées contre nous par les partisans de la subordination des syndicats au Parti.

Que chaque travailleur du Bâtiment de Troyes en connaissance, nous entendons faire nous-mêmes nos propres affaires, ne repoussant aucun concours d'où qu'il vienne, à condition que le syndicat soit maître de toutes ses actions. Cette déclaration suffirait-elle pour désarmer la haine des politiciens à la Cuny ?

Pour le Bureau :
Le secrétaire : H. PENOT.
Le trésorier : GUERNIERE.

Grifferies...

Triste collaboration.

La C. G. T. U., filiale du Parti communiste, est en quête de gens pouvant les aider en cognant sur ces malheureux « anarcho-syndicalistes » qui l'emmerdent énormément.

Et voilà que pour taper sur les terrassiers elle trouve un bon petit « camarade » nommé Vallez qui se chargea de les aider. Malheureusement, ce sinistre copain est connu depuis longtemps pour un vol de 6.000 francs fait aux terrassiers de Seine-et-Oise.

Ces malheureux « unitaires » n'ont vraiment pas de chance, et encore une fois leur crachat leur retombe sur le nez.

Révolutionnaires ?

Pour un parti qui n'a de révolutionnaire que le nom, c'est vraiment bien. Un patron rouspette, demande le droit de réponse et l'Humanité, gentille, lui accorde ce droit que la loi depuis longtemps imposait. Les petits bourgeois, contre-révolutionnaires que nous sommes, font mieux. En fait de rectifications ils vont se rendre compte et souvent se faire casser la gueule. C'est certainement un peu plus révolutionnaire.

L'icône interdite.

Le fanatisme va loin dans la Russie émanicipée à la Tarlare. Le gouvernement dictatorial ne se contente pas de décréter le résistant Trotsky malade et de l'envoyer au Caucase, mais le portrait de Carnot russe est interdit dans les isbas. Il est considéré comme un tableau séditieux.

Et voilà pour instaurer un pareil régime de superstition et d'inquisition que les mercenaires de Moscou nous proposent le front unique !

Merci bien pour le régime prétendu soviétique.

La Librairie sociale

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Nous avons reçu le tableau en couleurs

VISION ULTIME

Vision grandiose de Ferrer le jour de son exécution.

Prix : 3 fr. franco ; recommandé, 3 fr. 05.
Le même sujet en carte postale : 0 fr. 35.

UNION FEDERATIVE DES SYNDICATS AUTONOMES DE FRANCE

Union des syndicats ouvriers du Rhône

Aux Syndicats autonomes et Minorités syndicalistes !
Aux syndicats encore adhérents aux deux C. G. T. !

Face aux attaques perfides et intéressées de certaines personnalités momentanément placées à la tête des organismes confédérés, et aux ordres d'un parti qui vise à l'anéantissement complet du syndicalisme, nous avons été amenés à examiner attentivement la situation faite au mouvement ouvrier, il nous est donc permis de déclarer que ce qui suit est le résultat complet de cet examen :

1^o Le reniement total de la Charte d'Amiens et de la structure du syndicalisme, l'intrusion masquée puis ouverte du Parti Communiste dans la vie, la propagande de la C. G. T. U. La violation des décisions de congrès et statuts confédéraux ont démontré avec netteté que la C. G. T. U. n'est plus que la filiale du parti communiste, son organisation de masse, son agent d'exécution sur le terrain des revendications corporatives et sociales ; d'autre part, les déclarations de Monmousseau et Rainoin au C. C. N. ont apporté la preuve que cette réunion avait été la manifestation du plan d'union, par la C. G. T. U., dernière du syndicalisme dans la C. G. T. U.

2^o En ce qui concerne l'unité, après l'échec des différentes tentatives, nous sommes amenés à déclarer que la C. G. T. n'est pas décidée à réaliser l'unité, afin de poursuivre en toute tranquillité sa politique de collaboration et d'abdication ; par l'adoption du programme minimum par le gouvernement, la participation de Jouhaux au nom de la C. G. T. à la Société des Nations, l'appui donné aux gouvernements pour l'application du plan Dawes, a perdu toute velléité d'indépendance et d'action, rendant ainsi l'unité réalisable à l'heure présente.

La Conférence de Paris, après avoir constaté comme nous que l'unité n'était pas possible actuellement dans les deux C. G. T., que tout esprit syndicaliste avait disparu dans ces deux centrales, a décidé de réunir toutes les organisations syndicales autonomes et minorités syndicalistes dans l'Union Fédérative des Syndicats Autonomes de France.

Après avoir souscrit à ces décisions, et afin de coordonner la propagande régionale, nous avons jugé indispensable de grouper toutes les forces syndicalistes — syndicats autonomes, minorités et syndicalistes, décidés à quitter les deux C. G. T. — dans un groupement régional comprenant l'Ain, la Loire, le Rhône, la Drôme, l'Ardèche et les deux Savoies.

Le Congrès constitutif aura lieu à Lyon le 4 janvier. Nous invitons d'ores et déjà votre organisation à assister à ce congrès. Nous joignons d'autre part à cette circulaire un projet de statuts que vous aurez à étudier, afin d'apporter au Congrès les suggestions et modifications proposées par votre organisation.

Ce Congrès ayant lieu un dimanche, à seule fin de réduire les frais de délégation supportés par les groupements, nous aurons à cœur de vous faire représenter directement, afin de donner, par le nombre imposant des délégués, par la participation aux importantes discussions qui s'y dérouleront, toute la force morale nécessaire à la réussite du but que nous poursuivons tous : Libérer le Syndicalisme de l'emprise politique.

Afin de faciliter notre tâche, nous vous demandons de vous mettre immédiatement en relation avec le camarade PONTAL, secrétaire de l'U. D. du Rhône, 88, cours Lafayette, Lyon.

Pour la Commission provisoire :
PONTAL Pierre.

Pour soutenir voire «Libertaire»

Amis lecteurs abonnez-vous!

L'emprise du P. C. chez les cochers-chauffeurs

Le Syndicat des Cochers et Chauffeurs de la Seine n'a pas de chance. Il est passé de la tutelle socialiste à la dictature moscovite. L'étiquette a changé, la tactique est la même.

A la dernière assemblée générale, il a été décidé de « saluer la reconnaissance officielle de la première République prolétarienne », ce qui constitue une bêtise et une erreur. La reconnaissance officielle est due au Bloc des gauches, et ce n'est pas la peine de saluer pour cela. La République prolétarienne de Russie est loupée. Elle a fait un grand virage, comme on dit dans le métier. Il y a 13 ou 20 sortes de salaires, sans compter les patrons, les commerçants, les policiers, les gouvernants et autres parasites malheureux.

Comme une bêtise n'arrive jamais seule dans une réunion, il a été décidé aussi de « renouveler l'attachement à l'U. S. R. et à la C. G. T. U. », ces deux annexes de l'Internationale communiste, entreprise de division ouvrière brevetée par les dictateurs du Kremlin.

Le numéro de décembre du *Recueil des Cochers et Chauffeurs* fait un appel pour la fameuse semaine d'unité, organisée par ordre du parti communiste, l'unité syndicale entreprise par les non-syndiqués, Cachin, Berthon, Vaillant-Couturier, par l'ancien journal Monmousseau, et par d'autres nourrices qui voient tarir leurs biberons. Quelle funisterie !

Camarades du Syndicat des Cochers et Chauffeurs, si vous continuez à abdiquer ainsi, bientôt disparaîtra la belle maxime de votre journal : « Le syndicalisme est la seule arme que possède le travailleur pour défendre ses intérêts. »

B. LANGER.

Communiqués syndicaux

DANS LE S. U. B.

MONTEURS ELECTRICIENS. — Conseil syndical aujourd'hui vendredi, à 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 13.
CIMENTIERS-MAÇONS D'ART. — Réunion du Conseil syndical aujourd'hui vendredi, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 14. Présence indispensable de tous les camarades.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Groupe Théâtral. — Adhésions et répétition ce soir, à 20 h. 30, brasserie de la Mairie, 61, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Jeunesse Anarchiste. — Réunion ce soir, salle Herminier, 77, boulevard Barbès. Venez nombreux : décision importante à prendre.

Groupe du 47^e. — Ce soir, réunion du Groupe, 18, rue Brochant, à 20 h. 30.
Causerie sur « les Anarchistes dans la société », par le camarade Perrier.
Invitation à tous.

Groupe du 18^e. — Réunion ce soir 2 janvier, salle Herminier, 77, boulevard Barbès.
Causerie sur la nouvelle brochure de Madeleine Vernet, par le camarade Achille.

Groupe du 49^e. — Les camarades libertaires et sympathisants sont invités à assister à la réunion qui se tiendra le samedi 3 janvier, à 21 heures, salle de la Solidarité, 15, rue de Méaux.

Une causerie sera faite par un camarade. Que les camarades viennent nombreux et à l'heure indiquée.

Groupe du 20^e. — Réunion ce soir 2 janvier, 4, rue de Ménilmontant, à 20 h. 30.
Causerie par la camarade Marcelle Wells, sur « les Evénements révolutionnaires d'Allemagne en 1918 ».

Invitation cordiale aux sympathisants.

Groupe Régional de Bezons. — La réunion générale du Groupe aura lieu dimanche 4 janvier, salle David, rue du Pont, à Châtou, le matin, à 9 heures précises.

Que les amis de Saint-Germain, Rueil, Nanterre, Bezons soient tous présents.
Causerie par un camarade de la Fédération Parisienne sur « les Anarchistes dans la société ».

On y discutera aussi de l'organisation de meetings dans la contrée.

Groupe de Saint-Denis. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, Tous les copains et sympathisants sont cordialement invités.

Province

Groupe d'Etudes Sociales de Roanne. — Les camarades libertaires et sympathisants de Roanne sont priés d'assister, samedi 3 janvier, à 20 heures, à une réunion du Groupe d'Etudes Sociales, rue Cadore, salle 2.

Groupe de Romans. — Samedi 3 janvier, tous les camarades sont priés d'assister à la réunion du Groupe café Cohet, place Jacquemard, salle du premier.

Organisation du concert Charles d'Avray pour le 10 janvier, salle des Fêtes, Bourg-de-Péage.

Concours assuré des meilleurs chanteurs de la localité.

Présence indispensable.

Groupe d'Etudes Sociales de Toulouse. — Les camarades et sympathisants sont priés de venir assister nombreux à la soirée artistique que le Groupe de Toulouse organise pour le dimanche soir 4 janvier, à 20 h. 30, salle de l'Antienne Faculté des Lettres, rue de Rémusat, avec le concours de notre camarade Charles d'Avray, le poète chansonnier, dans son plus nouveau répertoire.

Groupe de Billy-Montigny. — Réunion du Groupe le dimanche 4 janvier, à 16 h. 30, chez Albert Farsy, 21, rue Lamendin.
Une causerie sera faite par un camarade du groupe sur « le Protestantisme ».

Cordiale invitation aux lecteurs du « Libertaire » ainsi qu'aux protestants de la région.

Groupe de Grenoble. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion du Groupe, café Berthet.

Causerie sur « l'Anarchisme et la Famille ».

Prière à tous les copains d'être présents.

Communications diverses

Comité d'Organisation Libertaire de Lyon et banlieue. — Réunion d'organisation dimanche 4 janvier, à 9 h. 30, au 125 bis, avenue Thiers.

Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (métro : Crimée). — Causerie sur « le Machinisme ». Orateurs : docteur Madeleine Pelletier, Charlotte Davy, Costes, Butaud, Tutin, Nohelet, Lorenco.

Fédération des Locataires de la Seine. — Locataires du 20^e. — Renseignements juridiques de 20 heures à 22 heures, 50, rue Ménilmontant.

VIENT DE PARAITRE :

«SENNACULO»

Le numéro 13 de l'organe hebdomadaire des espérances d'avant-garde vient de paraître sur huit pages.

Au sommaire : Kanc'uka Imperialisme. — El Jugo-Slavo (S. H. R.). — Financa Krizo en Rumanio. — Tra la klasbatalo. — Borohovismo. — Anarkio. — S. A. T. movado : Novaj Tempoj, Novaj vojoj. — Kroniko. — Diskutoj. — Tra Esperantio. — Dek jarojn en Persio. — Recenzeto. — K. T. P.

Avec ce numéro, paraît le *Lernanto*, supplément spécial pour les débutants.

Sennaculo est en vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

PETITE CORRESPONDANCE

Hutin. — Armonio désire de tes nouvelles.

L. Loréal. — Viens ce soir à 21 heures à l'imprimerie. — Mualdes

Cahier André, à Angers. — Ta petite information a été annoncée dans les « Grèves et Revendications ». — Dulud.

Groupe de Bordeaux. — Convocation arrivée trop tard.

Jean MARESTAN

L'Education sexuelle

Tous ceux qui désirent se documenter sur la question sexuelle et son hygiène liront ce livre avec intérêt.

En vente à la Librairie Sociale
Prix : 7 francs ; franco, 7 francs 50
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Devry 619-33

Achetez tous vos livres et brochures à la Librairie Sociale, la seule sous le contrôle de l'Union Anarchiste.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : Louis LOUVET

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
10-12 rue Paul-Long, Paris